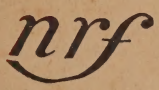
HENRY MICHAUX

ECUADOR

JOURNAL DE VOYAGE



GALLIMARD

ECUADOR

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Le Rêve et la jambe (plaquette).
Fables des origines. Éd. *Disque Vert.*
Qui-je-fus. *N. R. F.* Une œuvre un portrait.

HENRY MICHAUX

ECUADOR

JOURNAL DE VOYAGE

cinquième édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle (VI^me^)

L'Édition originale *de cet ouvrage a été tirée à sept cent cinquante-six exemplaires et comprend : cent neuf exemplaires réimposés dans le format in-quarto tellière, sur papier vergé Lafuma-Navarre au filigrane* nrf, *dont neuf hors commerce marqués de* a *à* i, *et cent destinés aux* Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française, *numérotés de* i *à* c, *six cent quarante-sept exemplaires in-octavo couronne sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre dont dix-sept exemplaires hors commerce marqués de* a *à* q, *six cents destinés aux* Amis de l'Édition Originale, *numérotés de 1 à 600 et trente exemplaires d'auteur, hors commerce, numérotés de 601 à 630*

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1929.

A mon ami

ALFREDO GANGOTENA

A mon camarade de pirogue

ANDRÉ DE MONLEZUN

PRÉFACE

Un homme qui ne sait ni voyager ni tenir un journal a composé ce journal de voyages. Mais, au moment de signer, tout à coup pris de peur, il se jette la première pierre. Voilà.

L'Auteur.

Dimanche de Noël 1927. Paris.

Voilà deux ans qu'il a commencé ce voyage. On m'avait dit : « Je t'emmènerai. » Deux ans, une sorte de constipation et maintenant, c'est pour mardi matin. Je suis soumis toute la journée à une sorte de projection à distance. On cherche mon regard. Quel effort il me faut pour revenir à moi, et combien « impur » ce retour, comme quand on cède à une image de sexe dans la prière.

3 heures.

Je n'ai écrit que ce peu qui précède et déjà je tue ce voyage. Je le croyais si grand. Non, il fera des pages, c'est tout, son urine quotidienne.

Mardi. Dans l'Étoile du Nord, *allant à Amsterdam, ville où je dois m'embarquer le lendemain à bord du* Boskoop *à destination de Guayaquil (Equateur) via Panama.*

17 heures 1/2.

Moi, j'avais l'air d'un joueur malheureux.

Cet éclair de joie dans l'œil de mon ami ! On a fait ouvrir mes bagages et non les siens. La douane, c'est comme le jeu. On veut croire à l'intervention des puissances occultes. Elles auraient dit aux douaniers... « Laissez-le, celui-là, c'est un homme à nous ». Tandis que de moi..... Que pense-t-il donc qu'elles aient dit ? Peut-être simplement qu'elles se sont tues à mon endroit...

Amsterdam mercredi matin.

Ah ! ce froid, il faut s'envelopper en soi, s'égaliser plutôt pour y bien résister.

Celui qui a sa plus grande force localisée dans la tête, le cœur, la poitrine, les bras, n'est pas fait pour ce pays, je n'ai pas de tenue devant ce froid. — pas encore assez homogène... — Et cette campagne flamande d'hier ! on ne peut la regarder sans douter

de tout. Ces maisons basses qui n'ont pas osé un étage vers le ciel, puis tout à coup file en l'air un haut clocher d'église, comme s'il n'y avait que ça en l'homme qui pût monter, qui ait sa chance en hauteur.

Et maintenant écrire à I, P, H... donner du mangeable à chacun.

Bonsoir ! bonsoir, Messieurs.

A bord du Boskoop, *en mer.*

Voyons, 30 ou 31 jours en décembre ? Est-ce depuis 2 ou 3 jours qu'on est en mer? Dans l'anticalendrier de la mer ? Pauvre journal ! D'ailleurs, ce qui s'est passé tout à l'heure, je ne le dirai pas. C'est le *midi* de ma journée, mais je ne le dirai pas. Mieux vaut lui couper tout de suite son avenir.

4e jour de mer.
16 heures.

Être seul navire, très insolent et superbe sur le grand désert d'eau.... Le vent vient à toute vitesse sur mon peu de cheveux qu'il secoue, puis il repart à toute vitesse et moi je reste sur le pont. Vient encore ce vent contre ma tête, repart à toute vitesse, et

Dieu sait quand il rencontrera encore un front et de qui pourrait bien être ce front et ce qu'on pourrait avoir à dire de nos deux fronts comparés. O ! navire-orgueil, o capitaine-orgueil, passagers-orgueil, vous qui ne vous mettez pas de plain-pied avec la mer..... sauf toutefois au jour du naufrage..... ah, alors... enfin il s'enfonce le navire avec son jeu complet de mâts et sa cheminée.

*
* *

Soir.

— *Haben sie fosforos ?*

— *no tengo, caballero, but I have un briquet.*

Telle est la langue du bord.

Si l'on retient « fosforos » c'est que c'est peut-être plus flambant qu'une allumette, par contre « briquet » est bien cet instrument à pierre qui fait du feu. Un artiste européen avec beaucoup de tact écrirait ainsi une jolie langue quadrupède.

Entre gens du bord, un lien : les jeux de carte. Bridge, manille, poker : La seule monnaie de notre civilisation qui ait cours partout.

n+2 jour de navigation.

Tempête. Le bateau tremble fort.

M. me demande avec un apparent détachement à quelle distance extrême les mouettes peuvent voler. Trois cent cinquante kilomètres ? On a vu les dernières hier matin.

Il me semble que je ne suis pas parfaitement à l'aise non plus.

à 2 heures p. m.

Le moteur s'est arrêté. On a été pris dans les lames. On a été bord sur bord et renversé à fond. Les officiers étaient inquiets. Ça m'a remis moi tout à fait. Très bien, Atlantique, tu sais secouer, et te montrer grand.

n+3 jour de mer.

Tous les matins après déjeuner un homme s'assied en face de moi, sort des journaux, non encore dépliés et parcourt les nouvelles. Comme il est équatorien, lisant l'espagnol, et moi....

Il est extraordinaire comme cette damnée planète avec ce peu de tout qu'elle possède peut être embêtante. Il y a des régions où elle est tellement bien expurgée de toute surprise qu'on se demande où est notre vraie place et de quel autre Globe nous sommes la misérable banlieue. Cet Atlantique, il me semble que j'y suis depuis cent ans.

*

Je viens de jouer... comme ça dilate... Excellent contre la pétrification qui est tout l'écrivain.

Il y a quelques minutes j'étais large. Mais écrire, écrire : tuer, quoi.

*

Mais où est-il donc ce voyage ?

*

Dans nos bagages rien que des livres modernes et non choisis.

Cette bande d'impressionnistes... écrivant genre étincelles, ou genre enveloppe-

ment humide, ou genre travaux d'aiguilles... Ce style à trace d'images, à trace de merveilles, à trace d'émotion, à trace de miracles, à trace de génie, à trace d'humeur, à trace d'études, à trace de tout. Un insupportable bazar où l'on ne trouve pas de pain.

Et ce voyage, mais où est-il ce voyage ?

Vendredi 6 janvier 28.
(étant parti le 27-12-27).

Dire que peut-être vingt-cinq millions de poissons nous ont vu passer, *Boskoop*, ont vu ta quille stupide, Dieu sait avec quelles réflexions, l'ont vue, ne comptant que les adultes. Et il y avait aussi des algues, près desquelles on a passé et de tout. Et nous, on n'a rien su, on n'a rien vu, pas un, pas une, pas ça.

Boskoop ! grand aveugle qui traverse l'Atlantique. On serait dans un sac, ce serait pareil.

On comprend que beaucoup de bateaux finissent au fond de l'eau. C'est ce qu'ils méritent.

On aura parcouru 4.000 milles et on n'aura rien vu. Un peu de houle, une grosse

houle, des embruns, quelques vagues qui déferlent, des paquets d'eau à l'avant, une tempête même et quelques poissons volants ; en un mot : rien ! rien !

Dans moins de cinquante ans tous les bateaux seront munis d'appareils vous mettant en relation avec le milieu marin, qui est sous-marin.

Mais ces ingénieurs, ces gens d'affaires !

Quelle inertie le monde ! Jolis, jolis les bateaux qu'ils disent ! Ah ! non stupides, stupides.

Un peu plus tard.

Si j'étais hôtelier, sous l'eau mes chambres ; quel gazouillis là-dedans, des coups de queue nacrés parmi les rêveuses algues.

*

Toujours se mettre au-dessus de la nature jamais dedans.

Si cela ne devait pas coûter si cher, ils feraient leurs autos de dix mètres de hauteur, pour n'avoir plus rien à voir avec le sol, les herbes, les insectes.

le soir.

A propos de chemin de fer, une invention sur la ligne Paris-Versailles par exemple : Le cinéma plastique, les sculptures animées. On façonnerait, dans le déblai ou en cire, ou en terre, des sculptures. Une tous les mètres par exemple. Elles se superposeraient à la vue, ébaucheraient des mouvements, agiraient. Trains sans arrêt animés d'une vitesse constante ; (il faudrait tenir compte naturellement de certaines déformations). Mais quel bon principe de cauchemars nouveaux. Ah. Ah ! On recommencerait à s'évanouir en chemin de fer [1].

Océan solide.

10 janvier.

Océan, quel beau jouet on ferait de toi, on ferait, si seulement ta surface était capable de soutenir un homme comme elle en

1. Le principe de cela serait déjà dans les sculptures d'*Angkor-Wat*. Si l'on passe devant à la course, elles se mettent à danser.

a souvent l'apparence stupéfiante, son apparence de pellicule ferme.

On marcherait sur toi. Les jours d'orage, on dévalerait à une folle allure tes pentes vertigineuses.

On irait en traîneau ou même à pied.

Il aurait du cran, celui qui s'aventurerait seul, seul sur une grande vague de l'Atlantique, seul avec une chèvre, ou avec son âne et un sac de biscuits de chaque côté de la selle ou comme dans les temps d'autrefois en caravane, en nombreuse caravane.

Tout à coup une tempête. Après peu de temps tous les ânes qui ont les pattes cassées, la tempête les met à genoux et puis sur les flancs des vagues, sur le flanc comme des jambons. (Aussi la chasse au serpent de mer qui part comme un pet.....)

En dehors de ça, quel désert, ce désert haletant !

Vaste horizon tout à coup ouvert au patinage à roulette. Mais malheur à celui qui, au grand large, perd une roulette, et c'est vite fait, ça se détache, une vague la prend, une autre la reprend et allez courir après, dérobée comme elle est successivement à votre vue, et roulant vous-même avec trois roulettes seulement.

Malheur à celui qui casse une de ses roulettes dans la tempête, sur la mer Caraïbe. Il rate sa course au haut d'une vague, est jeté sur le côté, retombe les bras ballants dans un fond, mais l'énergie de l'espoir-quand-même sauve ses membres. Ah ! un répit d'une minute ! Si seulement il avait le temps d'ajuster sa roulette de rechange ! Mais les vagues sourdes comme des pots, mais les vagues sourdes comme des empereurs, mais les vagues sourdes comme des montagnes le prennent comme elles le trouvent, le prennent avec ses trois roulettes, et les morceaux de l'autre, le prennent de haut et avec rire, et l'enlèvent, et se le passent entre elles et s'amusent beaucoup.

Quant à lui : Comme un cycliste dans un ravin. Mais le ravin se fait montagne, le vide, le rejette à sa base, puis la base se fait montagne, le hisse, le rejette par dessus bord, puis la montagne se refait ravin, ravin-montagne, montagne-ravin, tic-tac...

Sous son pull-over très seyant les côtes se sont rompues, il se sent le dos comme battu avec des planches. Le sang apparaît dans la bouche avec sa façon de dire que c'est grave et qu'il faut appeler le médecin.

Mais quels sont les médecins préposés à la mer Caraïbe ?

Et le blessé siffle dans son long sifflet de secours, il tire le pétard de secours.

Mais rien, il observe s'il n'y a point un feu, quelque part, rien ! un être quelque part... rien ! un espion quelque part, rien ! un bruit quelque part, rien ! Les montagnes-ravins, les montagnes-ravins, les montagnes-ravins. Il voudrait écrire quelques mots, et une adresse. Mais il est trop secoué. Encore quelques instants et il rend le dernier soupir.

Ambulances, ambulances !

Ambulances et infirmières qui arrivez trop tard avec votre parfaite propreté... Le voici, le jeune homme, le voici comme il est. »

Non, la mer Caraïbe ne plaisante pas ; comme le golfe de Gascogne, mauvais et mouvementés tous deux.

« Allons en pèlerinage, mes enfants.

« Allons en pèlerinage à cette mer Caraïbe qui a secoué mon fils jusqu'à la mort. »

Et ils y vont. Mais eux demandent :

« ...Est-ce ainsi qu'ils ont joué avec notre frère jusqu'à sa mort ? »

Et ainsi parlaient-ils, la mer sur ce, s'étant faite douce comme une brise légère.

Jouet dédié à Mademoiselle Françoise Supervielle.

Mercredi 11 janvier.

De gros nuages par endroits.

Une vaste île d'ombre sur mer les accompagne fidèlement et sans doute certains poissons aimant l'ombre en même temps qu'une faible profondeur les suivent fidèlement. Mais l'allure est assez rapide et certains doivent donner de toute leur queue. Ça les fatigue rapidement. Bientôt certains feignant de trouver l'eau trop froide s'en retournent d'un air dégagé.

Jeudi 12 janvier.

Dire qu'il n'est pas encore question ici des mâts de charge. Ces masses en face de moi mises en évidences sur le pont, rutilant au moindre soleil, géants d'un poids formidable, bien rangés, couchant trois par trois, qui ne se lèvent pas le jour, ni sans doute non plus la nuit, mais si c'était la nuit, comme ce serait drôle, sous leur poids for-

midable, craignant sans doute que le pont ne s'effondre ; avec délicatesse, une de ses délicatesses de grosses bêtes, comme il est notoire par exemple chez les éléphants.....

Si quelque nuit, ils allaient avec grande précaution, titubant sur le pont, ou avec ce mouvement giratoire des toupies tournantes qui est d'une rare élégance, et vainc ainsi comme l'on sait roulis et tangage, s'ils allaient secrètement, tandis que l'homme de bossoir dort des deux yeux !

Plus animés alors leurs colloques que ceux qu'ils ont dans le jour, plus secrets, plus tourne-sept-fois-ta-langue-avant-de-parler. Colloques et grands saluts. Chacun ses cérémonies, n'est-ce pas, on n'y doit point manquer. Mais ils sont égaux. Ni frères, ni anciens. Chacun connaît autant de ports que l'autre et la façon dont ici et là on décharge.

Faisant leurs grands saluts sous la lune.....

Jeudi.

Les ventilateurs. Ceux du fumoir où j'écris sont deux. Ingratitude si je n'en parlais pas. D'abord le plus proche, à pas de 2 m. 50 moi, et une tête au-dessus. A son mouve-

ment extrême me regarde en face, au front, sur l'œil pinéal exactement, vient à toute allure, m'en jetant plein la vue, puis par saccades, se détourne ; par coups de tête, il me dédaigne, de plus en plus, absolument. Enfin, se rencoigne. Après un temps le voici qui revient petit à petit, comme si je valais après tout encore un supplément d'examen, me regarde en plein de tous ses yeux. Mais le dédain sans doute étant le plus sûr de sa nature, il se détourne encore et repart, et s'en va, et ainsi fait-il cent fois dans le temps que j'écris quelques pages ! L'autre plus loin, je ne sens pas une molécule de l'air qu'il perturbe à toute allure. Il a l'air de celui qui retouche, égalise le travail du précédent, jette son œil circulaire sur la besogne de l'autre, et travaille, tout en inspectant, comme font les bons inspecteurs.

vendredi 13 janvier 1re escale.

Curacao à tribord.

On longe l'île de loin des heures durant.

Puis tout à coup on a mis le cap sur l'entrée du port. On est entouré, à moins d'une encâblure, de toute chose, et notre œil ne voit rien et notre cerveau ne comprend rien.

Ils restent marins encore quelque temps. La cristallisation se fait trop rapide. On nous eût encore donné une seule maison dans l'Atlantique, une porte et un auvent, et, le jour suivant un bébé près d'un seau de sable, quelle joie !

Mais non, on me prive de tout pendant quinze jours, puis en une minute toute une ville se pousse contre moi, des maisons par milliers, et des hangars, et des cheminées,..... je ne sais tout quoi, ni qu'en faire.

*

Le nègre a dans la tête une étrange expression. Comme les orangs-outangs. Et les orangs ont des yeux très humains. Le nègre : une eau dans la figure, c'est son œil.

Les blancs paraissent avoir dans les yeux un noyau plus ou moins grand suivant les individus. Ce noyau jamais ne se dissout en regard. Il est la marque du secret, du phénomène cérébral, de la réflexion insoluble en physionomie.

*

Terrible la première arrivée dans un port. Il semble qu'on aborde dans un pays d'ingénieurs. Ah ! vraiment c'est ça le monde ? Et faut-il refaire sa vie ? On avance avec malaise. Ah ! enfin voici des jardins, des libraires et des maisons où on ne fait rien, et on respire.

*

En mer notre *Boskoop* : sévère et réservé. Mais ici ! avec les mâts de charge levés, ses poulies, ses cordages sales, cette superstructure d'insecte et puis l'intestin de sa quille, un salmis sans nom. Pouah ! Des petits bateaux plats, on leur passe tout ça avec des grues. Quand il n'y a plus rien, ils s'en vont. Mendiants, vauriens, ça n'a même pas un mât pour travailler.

*

Le mimétisme m'a longtemps paru un de ces attrape-savants comme il en existe tant. Souvent, je sentis par ailleurs, et aujourd'hui ma virginité de vue, d'observation refaite pour ainsi dire, je constate une fois de plus, le *mimétisme des choses*, des objets,

dits inanimés. Cent exemples pour un. Ainsi rien n'est malin comme une île. Pas une chose sur notre planète, je vous assure, ne ressemble autant à un nuage qu'une île. On s'y laisse prendre à chaque fois. Si les capitaines de navire ne s'obstinaient pas à y aller voir de plus près.....

Dans les choses plus familières, ces chapeaux de feutre des nègres, huileux et graisseux comme des pièces de mécanique, qui cherchent visiblement à se perdre et à n'être point retrouvés, et Paris, de façon assez semblable, qui ne s'ouvre aux étrangers que vers le troisième ou quatrième jour. La plupart des navires, si sales, infects, et rouillés qu'on se demande comment la mer arrive à trouver la quille et que c'est un navire, et pas un détritus ou un effet de la lumière, et au bout de combien de temps elle y arrive, après quels tâtonnements, quelles réflexions, quels commentaires.

Enfin ce pont, comme s'il tenait à ne rien porter et à paraître tout autre chose et surtout insécurité, ce pont du bateau, que j'ai regardé des heures cet après-midi, sans y rien voir ni comprendre, surchargé comme il était de choses en vrac. Mais quoi était outil là dedans, Quoi était marchandise,

Quoi n'était que morceau d'autre chose ou simple couleur parasite ?

Le nom. Je cherchais des noms et j'étais malheureux. Le nom : Valeur d'après coup, et de longue expérience.

Il n'y en a que pour les peintres dans le premier contact avec l'étranger ; le dessin, la couleur c'est tout et se présente d'emblée. Ce pâté d'on ne sait quoi, c'est ça la nature, mais d'objets non, point du tout. C'est après de murs examens détaillés, et points de vue différents qu'on arrive au nom. Un nom est un objet à détacher.

Les avoir à détacher.

Tandis que les peintres (je parle des fidèles copistes des choses extérieures) voilà des gens qui se trouvent bien de la nature et de son mimétisme.

Il faut écouter le public dans un salon de peinture. Soudain, après avoir longuement cherché, quelqu'un et montrant du doigt sur le tableau « C'est un pommier » dit-il et on le sent soulagé.

Il en a détaché un pommier ! Voilà un homme heureux.

*
* *

Il y a des endroits toxiques. Toute chose parle avec nous, ou contre nous.

Que faire contre une cravate rouge à ramages qui crie sans discontinuer ? Et chacun a ses rues interdites.....

A moi, trois fois poison, ces alentours du phonographe, occupés par des Équatoriens, commerçants jusqu'au vomissement, recravatés, recostumés, rebottés, quatre fois par jour, et, allant à terre, ils mettent des gants crème pour se rendre au b.....

Avez-vous remarqué combien on s'approche volontiers de l'eau, et que de tableaux peints on a vus sur ce sujet ? C'est que cela n'est jamais ridicule, que cela ne compromet personne, et puis ça n'est pas sectaire, cela ne dit rien d'arrêté, ça vous laisse penser tandis que ces arbres, prairies, montagnes... ça a son idée, et ça le dit à fond et à jamais et vous oblige à participer.

Le lendemain, au large.

Tout à l'heure un matelot vint jeter à la mer le contenu d'une sorte de chaussette, du marc et un peu de café.

L'océan alentour se fit immédiatement brun, puis... mais que pouvait-on espérer contre l'Atlantique ?

à 4 h 1/2, 22 janvier, après Panama.

La mer résoud toute difficulté. Elle en apporte peu. Elle nous ressemble beaucoup. Elle n'a pas le cœur dur de la terre qui est sans pulsations, et, si prête à noyer qu'elle soit toujours, il suffit que nous soyons raisonnablement à l'abri de cette éventualité pour qu'elle nous redevienne amie, très fraternelle, et nous comprenant parfaitement.

Elle ne nous présente pas ces spectacles sans pareils, où la terre excelle, pourvu que nous parcourions quelques centaines de kilomètres, spectacles qui nous rendent totalement étrangers, comme si nous venions de naître, et malheureux.

Qui connaît une mer connaît la mer. De l'humeur, comme nous. Sa vie à l'intérieur comme nous.

Elle ne présente pas non plus comme la terre, dans un seul spectacle, des milliers de points différents et personnels et indépendants, arbres, cailloux, fleurs.

Pour les Anciens, ces points personnels

n'étaient pas négligeables, et c'était Monseigneur le rocher, Madame la rivière. Les savants, après les juifs et les chrétiens ont détruit cela.

Qui peut parler maintenant convenablement d'un bosquet ?

ARRIVÉE A QUITO

à Quito le 28 janvier.

Je te salue quand même, pays maudit d'Équateur.
Mais tu es bien sauvage,
Région de Huygra, noire, noire, noire,
Province du Chimborazo, haute, haute, haute
Les habitants des hauts plateaux, nombreux, sévères, étranges.
« Là-bas, voyez, Quito »
Pourquoi me frappes-tu si fort, ô mon cœur ?
Nous allons chez des amis, on nous attend.
« Quito est derrière cette montagne »
Mais qu'y a-t-il derrière cette montagne ? »
Quito est derrière cette montagne.
Mais que verrai-je derrière cette montagne?
Et toujours ces indiens...
Le faubourg, la gare, la banque centrale,
La place San Francisco.
Comme on tremble dans une auto.
Maintenant on est arrivé.

*

Trapus, brachycéphales, à petits pas,
Lourdement chargés marchent les indiens dans cette ville, collée dans un cratère de nuages.
Où va-t-il ce pèlerinage voûté ?
Il se croise et s'entrecroise et monte ; rien de plus : c'est la vie quotidienne.
Quito et ses montagnes.
Elles tombent sur lui, puis s'étonnent, se retiennent, calment leurs langues ! c'est chemin ; sur ce, on les pave.
Nous fumons tous ici l'opium de la grande altitude, voix basse, petit pas, petit souffle,
Peu se disputent les chiens, peu les enfants, peu rient.

*
* *

LA CORDILLERA DE LOS ANDES

La première impression est terrible et proche du désespoir.
L'horizon d'abord disparaît.
Les nuages ne sont pas tous plus hauts que nous.

Infiniment et sans accidents, ce sont, où nous sommes,
Les hauts plateaux des Andes qui s'étendent, qui s'étendent.

Ne soyons pas tellement anxieux.
C'est le mal de montagne que nous sentons,
L'affaire de quelques jours.

Le sol est noir et sans accueil.
Un sol venu du dedans.
Il ne s'intéresse pas aux plantes.
C'est une terre volcanique.
Nu ! et les maisons noires par dessus,
Lui laissent tout son nu ;
Le nu noir du mauvais.

Qui n'aime pas les nuages,
Qu'il ne vienne pas à l'Équateur.
Ce sont les chiens fidèles de la montagne,
Grands chiens fidèles ;
Couronnent hautement l'horizon ;
L'altitude du lieu est de 3.000 mètres, qu'ils disent,
Est dangereux qu ils disent, pour le cœur, pour la respiration, pour l'estomac
Et pour le corps tout entier de l'étranger.

*
* *

MIRAGE D'UNE VILLE INDIENNE

Une extraordinaire ville de jeunes filles !
Il reste encore quelques mérovingiens,
Trapus comme des yeux, ceux-ci, et marchant trapu,
Sous l'immense incessant défilé des nuages noirs.
Entre d'innocentes maisons, et de livides maisons,
Une lente circulation de caillots de sang.
Et l'enceinte, les gardes, ce sont les grands lépreux.

Il nous fallut d'abord, pour entrer dans cette ville,
payer l'impôt du visage.

*
* *

LA CRISE DE LA DIMENSION

1er février 1928.

Non, je l'ai déjà dit ailleurs. Cette terre est rincée de son exotisme. Si dans cent ans, nous n'avons pas obtenu d'être en relation avec une autre planète (mais nous y arrive-

rons) l'humanité est perdue. (Ou alors l'intérieur de la terre ?) Il n'y a plus moyen de vivre, nous éclatons, nous faisons la guerre, nous faisons tout mal, nous n'en pouvons plus de rester sur cette écorce. Nous souffrons mortellement ; de la dimension, de l'avenir de la dimension dont nous sommes privés, maintenant que nous avons fait à satiété le tour de la terre.

(Ces réflexions, je le sais, suffiront à me faire mépriser comme un esprit de quatrième ordre).

Samedi (13 février ?)

Un mal qu'apporta l'imprimerie : le noir. Ah ! le noir, dans l'époque moderne !

Lundi.

Je ne suis pas fort bon ; de telle sorte que beaucoup de choses à comprendre m'échappent. C'est regrettable.

Les malades voient dans la tapisserie de leurs chambres, d'infernales personnes, là où il n'y a que petits incidents de lumière, de lignes, une tâche, une déchirure.

Ainsi ai-je regardé, mais non avec effroi,

avec bonté et sans maladie. Voici un de ces riens :

Vu sur un mur nu.

Ton silence de bois au repos, meuble,.....
Et même ainsi tu chantes,
Appuyé à ce large fou pétrifié et tout froid et blanc,
Qui n'en est pas revenu de quelque événement invraisemblable,
Pour qui, il n'y a plus d'espoir, (je sais, je suis au courant).
Chante davantage comme nous entendons que l'on chante habituellement.
Et qu'est ce reflet de pompe sur ton front déboîté?
Excuse-moi femme — je ne t'avais pas aperçue, à côté comme tu es et presque derrière.
Ta robe ruisselle si naturellement te couvrant toute,
Qui es petite comme la main, couverte jusqu'à la bouche.
Mais que crie ta bouche affolée?
Cependant que le flacon tient que ta main, elle le tient si droit, si bien.....
Il sait chanter ce meuble à côté de toi, femme.
Il l'a fait bien souvent, je t'assure.
Il chante — mais il demande qu'on s'occupe un peu de lui.

Reste, si tu as quelque temps.
Est-ce au grand fou que tu parles, toi,
Que tu cries ?

mardi mi-février.

Une contrée ou ville étrangère est aussi remarquable par ce qui lui manque que par le spécial de ce qu'elle possède. En voici une raison : Ainsi que d'une œuvre d'art, il arrive que l'on dise « C'est bien beau, mais il y manque je ne sais quels détails familiers pour être tout à fait vivante », une ville nouvelle, on n'arrive pas tout à fait à y croire, et si le passage au travers fut rapide, il n'en reste rien, et l'on dit « Ce voyage a passé comme un rêve », tour que nous joue l'exotisme.

Pour moi, depuis bientôt trois semaines que j'y suis, Quito ne me semble pas encore tout à fait réel, avec cette espèce d'homogénéité et de naturel que possède une ville que nous connaissons bien (si divers que soient ses aspects pour un étranger).

Ce qui manque à un spectacle étranger, et je dis donc étrange, ce n'est jamais la grandeur, c'est la petitesse.

Examinons donc mes impressions tran-

quillement, je vais vous dire ce qui manque à Quito et sa région.

Il y manque des charrettes à bras, des sapins et des fourmis. Il n'y a aucun arbre, l'eucalyptus excepté, pas un bruit de roues en bois, ni charroi d'aucune sorte, ni chats dans la journée. (A ce propos les Incas n'avaient pas inventé la roue).

Mon segundo : toute contrée étrangère paraît un peu mascarade. Il y a des détails qui travaillent de leur côté sans s'occuper de l'ensemble. Plus que drôle, cela semble « voulu. » Ici, les femmes indiennes ont une extraordinaire allure d'amazones. La forme de leurs chapeaux de feutre sans ornement en est la cause, et aussi l'air naturellement distant, indifférent de leur visage.

Vous rencontrez ainsi dans la journée des milliers d'amazones. La foule a beau ne pas paraître étonnée, ça fait « chiqué », « revue de music-hall ».

— Mais enfin, me direz-vous ? vous n'avez donc jamais voyagé ?

Que si, monsieur, et longtemps, mais j'ai des impressions tenaces.

Autre chose : Jusqu'à un âge avancé, elles portent des nattes, ces indiennes, et, ne prenant pas par ailleurs d'embonpoint (et je

reviens ainsi à mon 1°) cette ville manque de femmes mûres, de bonnes femmes, de matrones. (Sans doute en apparence seulement, mais qu'importe ?)

Vieilles femmes et jeunes filles, vous avouerez que ça ne fait pas une ville. Il y a bien les femmes blanches d'âge mûr apparent ; mais ce n'en serait que plus comédie, que pour devenir femme, l'indienne dût permuter de race, pour d'ailleurs y revenir dans la suite, pour être vieille femme indienne. D'ailleurs les femmes blanches sont pour moi ici un accident, un véritable article d'importation.

20 février.

Les jours où je sens en moi une gêne, je me rends dans le haut de la ville, où habitent les indigènes.

Les maisons de terre m'ont toujours beaucoup touché, comme si des saints y habitaient. Elles donnent tranquillement leur leçon d'humilité, ne sont ni prétentieuses, ni ridicules, et expriment l'idée que moi, j'ai du « chic » (Ici toutes les femmes parlent de « chic » comme étant le mot le plus important. Elles ont influé sur moi).

Le poncho de couleur éclatante et sombre, est une joie constante pour moi. C'est le triomphe splendide sur la terre noire.

Une fausse note : Le mot *sucre.* (le franc du pays). Soucrès, soucrès, comme on prononce, le mot le plus goulu, le plus cupide qui soit.

Les Paysages de la terre.

Toute la nature est par l'aspect : Craie, argile, roc ou feuilles.

Mais le rose blanc du corps !

Le blanc est nu parce qu'il est seul de son type. Il n'entre pas dans le système ; et mis dans un tableau, il sort du tableau et fait la fortune du peintre.

Au corps conviendrait un sol et une nature du type du ciel.

On parle du nègre nu. Le blanc seul est nu. Le nègre n'est pas plus nu qu'un scarabée. Et quand on a couché avec une indienne, on se demande si on l'a vue.

D'autre part cependant, entre deux draps blancs, toutes les races sont nues.

un peu plus tard.

Aucune contrée ne me plaît : voilà le voyageur que je suis.

On construit bien de petites choses. Mais les grandes ! Jamais je n'ai vu une ville bien construite, rarement une colline. Jamais un panorama parfait !

Si je pouvais donner du relief à une province.....

plus tard.

La phrase est le passage d'un point de pensée à un autre point de pensée. Le passage est pris dans un manchon pensant.

Ce manchon de l'écrivain n'étant pas connu, celui-ci est jugé sur ses passages. Il est bientôt réputé beaucoup plus imbécile et incomplet que ses contemporains. On oublie que dans son manchon il avait de quoi dire tout autre chose, et le contraire même de ce qu'il a dit.

un peu plus tard.

Je ne suis plus à Quito, je suis dans la lecture.

LE CHATEAU ET LE PARC DE PACIFICO CHIRIBOGA

Lundi 19.

Je fus bien, hier.
Que je peux donc me sentir large et comblé.
Qui se serait attendu à une si forte respiration de la part d'une si étroite poitrine?
Si ; c'est donc possible.
Dans les lieux qu'on ne connaît pas, il y a donc parfois quelque chose
C'est hier seulement que j'ai vu un parc.
Il y avait ceci, et cela, et ceci comme ça.
Il y avait une cascade, et des eaux à tout niveau.
Il y avait un grand horizon qui entrait par la fenêtre,
Et le *Cotopaxi* en était.
Des nuages en cercle semblaient loués pour l'après-midi.
De grandes ailes s'échappaient tout à coup,
Et les aigrettes sont très précieuses,
Et les paons bien entourés n'ont pas l'air si bêtes.
L'Araucaria excelsis,
Et enfin ce charme si général,
Où intervint cet homme gros si plein de tact, dont je suis l'hôte.

Si proche de la nature, tout ceci
Si proche que s'y laissent prendre les grues sauvages
Viennent de loin, s'y sentent fort à l'aise.
Dans l'appartement, dans chaque pièce, de l'eau qui rit et bredouille.
Grosse, solennelle, très hébergeante la salle à manger ;
UN LIT ROYAL
Mais nous partîmes.
L'automobile fut longtemps à cette montée du *Chilio.*
On avait la nuit dans les yeux.
La nuit noire et le monde serré des étoiles comme il apparaît à l'Équateur.
Quito se montre à l'autre versant, étendu comme un homme,
Et tremblent dans la vallée les lumières qui veillent sur lui.

ARRIVÉE A LA FERME DE GUADALUPE

Lundi (21 ? février).
Au pied du volcan Tunguragua.

J'arrivai pour la première fois dans ce pays, comme il faisait à peu près nuit déjà. Il restait deux heures à faire à cheval. Trois cavaliers allaient m'accompagner. Je m'at-

tendais à trotter. On se mit, au contraire, à descendre dans d'invraisemblables pierres. Bientôt je ne vis plus davantage qu'un aveugle. Le cheval connaissait le chemin. A mesure que l'obscurité se faisait plus pleine, son pas devenait plus prudent et sensé. Je le laissais faire. Il tournait ici, puis là, puis atterrissait à un palier plus bas. « Un poco romantico », disais-je stupidement pour dire quelque chose dans le peu d'espagnol que je sais, à mon compagnon en lui montrant un grand arc de nuage qui unissait le *Tunguragua* à une autre montagne, il ne répondait pas. Mon cheval était le plus lent, je perdais de vue les autres, même la jument blanche de Mortensen. On était obligé de m'attendre.

On croisa un cadavre, porté par quatre indiens, mais la nuit était plus noire que tout. Mon cheval renifla, fut mal à l'aise. Enfin il se décida à poursuivre. En bas le torrent avec un grand bruit et brio. Il me parut qu'on y tombait. Non, c'était le chemin qui obliquait. (C'était l'époque où dans tout l'Équateur il y eut des inondations considérables). Tout à coup j'entends des sabots de cheval dans le torrent ; c'était de celui qui me précédait. « Se puede pasar el rio ? » criai-je (On peut donc passer la rivière ?) Pas de

réponse. Et je franchis la rivière qui répondait peu à tout son fracas. On monte sur l'autre rive, et là, c'est comme des confettis de feu. Comprenais-je bien l'explication qu'on me fournit ? C'étaient des insectes. Ça éclairait, « pf » et disparaissait, évanoui comme le feu d'un phare à occultation. Il n'en reste rien, même pas l'emplacement et l'on demeure ébahi. Parfois la lumière filtrait dans un massif, je croyais à une maison. Enfin les chevaux qui me précédaient ne s'entendirent plus. Le mien fut à travers les buissons. Nous arrivâmes devant une bougie allumée, derrière laquelle se trouvaient les pierres et les fenêtres de l'*hacienda*. Il y avait aussi des bâtiments sur les côtés. On était dans le *patio*.

Une deuxième bougie apparut, puis une troisième, et j'entrai dans une pièce où il y avait un bureau américain fermé.

Je me demandais si l'habitation était occupée. Une heure après, on me servit à manger, il y avait 4 bougies et on voyait bien les plats.

Guadalupe.
Lettre à H. Cl.

. . . . . .

Ici comme partout, 999.999 spectacles mal

foutus sur 1.000.000 et que je ne sais comment prendre.

Non, je ne peux accepter. Il faut que je m'en aille plus loin. On me dit : sagesse, c'est accepter. Eh bien non, je ne veux pas être puceau. Parfois je lis attentivement tel et tel grand écrivain classique. Ils ont l'air puceau, on devine que même pour leurs contemporains c'étaient des puceaux.

Quand j'aurai digéré un peu ce *Guadalupe*, il faudra que je parte ; il y a encore en moi du pucelage qui attend.

Pourtant à ce moment-ci je suis à l'extrême bout de mes forces. Pendant combien de temps ma carcasse de poulet tiendra-t-elle le coup?

mardi.

Ma chambre donne sur un volcan.

La fenêtre de ma chambre donne sur un volcan.

Enfin un volcan.

Je suis à deux pas d'un volcan.

Il y avait dans notre propriété un volcan.

Volcan, volcan, volcan.

C'est ma musique pour ce soir.

Et cet après-midi ma musique était « *Tu iras dans l'orient, l'orient...* »

Et hier, ma musique était :

A cheval,
A cheval,
J'allais à cheval.
Je vais à cheval dans les Andes.
Je passe mon temps à cheval.

Peu de phrases. Le gong fidèle d'un mot.

Samedi matin, fin février.

Une habitude très mienne. Voici les circonstances : c'est quand je suis étendu et que néanmoins le sommeil ne vient pas. Alors je me comble. Je me donne en esprit tout ce qu'il me plaît d'obtenir. Partant de faits personnels toujours réels et d'une ligne si plausible, j'arrive doucement à me faire sacrer roi de plusieurs pays, ou quelque chose de ce genre. Cette habitude est aussi vieille que ma mémoire, et je ne reste pas plusieurs jours sans me donner cette satisfaction. C'est pourquoi je sors du lit avec une grande paix. S'il arrive que le temps m'ait fait défaut pour cela, je grelotte dans la journée, l'air et les paroles d'autrui me sont aigus.

Dimanche matin.

Beau cheval blanc (mais le blanc de son œil est rose),
Cheval géant à la tête exaltée,
Combien plus grand que le mien qui faiblit doit être ton estomac,
Ton cœur considérable,
Tes muscles fessiers qui m'ont bahuté toute une journée dans la montagne.
Haute vague quadrupède, tu m'as tellement secoué, roulé, anéanti !
On t'a remise enfin à l'écurie.
Et moi je fus au lit.
Mais ta grande houle de trot et de galop m'a emporté toute la nuit (comme une tentative qu'aurait entreprise la folie sur moi).
Cheval à la tête de bataille,
Cheval très grand,
Ne soupçonnes-tu pas de ton côté comme mon cœur est petit.
Peut-être as-tu entendu, frappant sur ta robe, ses petits coups trop rapides ?
Il flanche, je te dis, grand cheval infatigable,
Il flanche, et cependant aujourd'hui tu me vas reprendre en croupe, faible et saoul
Je ne t'en veux pas, non.

Mais ça va mal tourner pour moi, beau cheval infatigable.

un peu plus tard.

Il est bien vrai que toujours, en tout temps, le vieillard retarde. L'époque actuelle, c'est pour lui de l'exotisme.

un peu plus tard.

J'aurais tant désiré avoir un père. J'entends comme une femme.... qu'on cherche, qu'on choisit et si l'on trouve, c'est un émerveillement.

un peu plus tard.

Dans quelque deux ou trois ans, je pourrai faire un roman. Je commence grâce à ce journal à savoir ce qu'il y a dans une journée, dans une semaine, dans plusieurs mois.

C'est horrible du reste comme il n'y a rien. On a beau le savoir.

De le voir sur papier, c'est comme un arrêt.

un peu plus tard.

Jusqu'à présent c'est comme si je n'avais pas eu le sens du mensonge. Mais je vais me mettre à mentir. Je crois que c'est très pro-

fitable à l'âme. Ils mentent tous autour de moi très naturellement. (Enfant, je mentais. Nécessité momentanée, ça ne compte pas).

un peu plus tard.

Quand je songe qu'il y a deux ou trois ânes qui se sont imaginés avoir reconstitué la vie de Rimbaud d'après sa correspondance!

Comme si des lettres à sa sœur, à sa mère, à un pion, à un copain livraient quoi que ce soit.

28 février.

L'Équateur est composé de grandes montagnes, qui ont, plusieurs, dans les cinq mille mètres de hauteur.

La Terre de l'Équateur est friable. Il arrive qu'elle s'ébranle, cède, s'écroule. *Hay tempestad, hay que tener miedo.* Il faut avoir peur, disent les gens du pays, voyant approcher la pluie car la pluie délite et effondre la montagne. Il arrive que plusieurs s'affaissent, et quand toute la saison a été pluvieuse, de tout le relief du pays il ne reste rien. Les Andes ont baissé comme des bougies en une nuit et toute la vie doit se refaire sur de nouvelles bases. Ainsi en 1511 les Espagnols venant

pour la troisième fois dans ce pays, débarquant dans un port du nom duquel je ne me souviens plus, furent bien étonnés. Ils avancent vers l'intérieur et déjà ils auraient dû apercevoir de hauts sommets qu'ils avaient repérés précédemment, et déjà en mer ils auraient dû les apercevoir, qui par temps clair se voient à plus de 100 kilomètres. Ils croient s'être trompés de chemin. Ils descendent dans ce qui est actuellement la province de *Léon*. Rien non plus, une sorte de grand gâteau, sans rien dessus, et pourtant ils avaient colonisé, bâti, donné et fait le modèle de plusieurs ustensiles et constructions. Après deux jours de marche en zig-zag, ils virent tout à coup des tuiles collées, et quelques squelettes de bétail et des arbalètes et un pavillon également espacés sur le pourtour de la montagne, faisant comme la caricature d'un immense pot. Ils en furent épouvantés, retournèrent en toute hâte à Panama, racontant ce qu'ils avaient vu, où ils furent engueulés comme ignorants, crédules, recrues, et stupides, stupides.

Sur ces entrefaites, se produisit la grande partie d'éruptions de 1523.

Tous les volcans fonctionnèrent, s'en donnèrent, et remirent l'Équateur en gros dans

l'état où il se trouvait auparavant. Les Espagnols revenant pour la quatrième fois et n'écoutant naturellement rien des Incas, qui avaient remplacé la population indigène, pour un peu eussent fusillé comme traitres ces braves gens de leurs compatriotes qui étaient venus en 1511, et qui comme un seul homme crurent à l'œuvre du démon.

Les Incas croyaient que les *Guanas* leur en avaient conté sornette pour ne pas payer l'impôt et depuis lors disent avec mépris, ce qui est devenu proverbe — « Si la montagne aide le faible, c'est sans le savoir. »

29 février.

Nous roulions en auto sur la route de Rio de Bamba. On ne put éviter un chien. Il y eut un cri déchirant. Je me retournai, ne pus rien voir. Cependant le chauffeur disait quelques mots là-dessus en espagnol à mon compagnon.

Alors je demandai anxieux : « Est-ce qu'on l'a écrasé ? »

Com-plè-te-ment, articula-t-il avec une satisfaction, un triomphe et un regard droit indicibles, et il rit d'un rire homérique.

Après ça vient la toux, une toux formi-

dable, une toux-tambour qui l'applaudit et tonitrue, dévaste son coffre, le travaille comme un vent de cyclone la mâture.

C'est le docteur Sabardandrade. Il n'exerce pas la médecine. Il est propriétaire d'haciendas. Je le connais surtout comme torrent, ce torrent emporte tout, il n'a qu'un sens, mais il l'a bien.

« Oh ! non, je n'aime pas la vue de ces montagnes d'ici, je préfère les Alpes... » Voilà ce que je lui dis.

Lui « Tout à fait, vous avez raison ; Ces « montagnes ici sont magnifiques, larges, « espacieuses. C'est parfaitement comme vous « dites. On n'a pas cela en Europe. Non, pas « du tout, pas du tout des montagnes comme « ceci, pas artificielles, voilà... voilà... » Et le rire et la toux.

« Mais non, dis-je, mais non, au contraire, « je vous déclare que je n'aime pas ça. Un « tas de terre, voilà vos montagnes. »

Mais lui avec l'immense satisfaction d'être une fois de plus d'accord avec moi.

« C'est très juste, un tas de bêtes, voilà « nos montagnes. et quelques eucalyptus, un « tas de loups et de faisans, des perdrices, de « canèghes (canejo : lapins) beaucoup de bêtes,

« des insectes, des vibora, non pas vénéneuses,
« des légumes aussi, vous savez... »

Voilà le torrent et son sens. Mais il me plaît de le retourner et le tenant justement sur ces légumes, je lui dis : « En Équateur on ne « mange pas de légumes, rien que des pommes « de terre. C'est à peine si on en cultive un m² « par hectare de terrain » et précisément, je lui montre dans le jardin un plant de radis plus maigre qu'une herbe, et sur lequel on ne pouvait que s'attrister.

Mais le docteur s'approchant.

« Quelle chose magnifique, n'est-ce pas, ces feuilles, regardez ces feuilles parfaitement vertes... »

Une sorte de rire nerveux me tirait des cordes tout partait dans la figure et la poitrine, me ravageait par en dessous... il fallait le faire taire, ou moi éclater de rire.

« En Europe, dis-je, pour terminer, on n'a pas de belles plantes, je l'avoue... »

Mais le voilà qui se lance une fois de plus...

« Ça, il faut le reconnaître, les plus belles « plantes, la France a les plus belles plantes « du monde. C'est sa gloire, les plus belles « plantes, nous le savons tous ici, croyez-le, « et dites-le bien que nous le savons, c'est le « pays le plus civilisé, le pays des fraisiers, du

« froment, des races normandes, le pays de « Napoléon... »

Pauvre de moi ! Comme si un courant ne trouvait pas toujours une pente. Je l'ai vu dans la suite, complètement à l'aise au milieu de personnes complètement en désaccord. Il se trouvait parfaitement à l'unisson, jubilant de l'être à ce point de perfection, étant par ailleurs plus complètement en désaccord avec chacune d'elles, qu'aucune avec l'autre, en désaccord à perte de vue, le sujet aussi, plus fuyant qu'une aile.

Sa marotte était l'artificiel comparé au naturel. Quand un Européen lui était présenté. « Alors, ces montagnes d'ici, qu'est-ce que vous en dites? Pas artificielles, hein? On n'a pas ça en Europe... »

Mon ami M. un peu pris de court lui répondit : « Tout de même le mont Blanc... » « Vous avez raison, trancha le docteur. Complètement artificiel le Mont Blanc ». Et ce fut tout.

Jeudi 1er mars.

De Guadalupe à Banos, à Suña, vers Méra, de l'altitude 2.040 à 1.010, quasi du désert des montagnes à la forêt tropicale.

Départ 6 heures du matin.

Je passai par le Japon vers la troisième heure. Il y avait à ce moment en effet le jeu du brouillard comme il se joue au Japon, suivant ce que nous en ont décrit les peintres. Du blanc se détache du ciel, ici et là, et descend.

Voici le jeu du brouillard : Il prend un arbre ici, là une montagne, un autre dans la vallée prend un mouton brun, il le fait avec grâce, lui laisse sa forme, seule la laine paraît perdue, un autre plus loin prend trois eucalyptus, mais très peu après, tchip!.. on les revoit, on les retrouve, les revoilà, le troisième déjà presque entier, et au delà à droite, un qui va être pris, un autre derrière qui en revient à l'instant, qu'on regarde tout ému.

Les plus légers brouillards cachent une *cuadra* ou deux de cannes à sucre, ou un jeune arbre encore blanc.

Tous les tableaux japonais paraissent des résurrections. Ces brouillards portent et

apprennent singulièrement à regarder, attendrissent notre regard, attendu donc que le visage de la nature et du minéral même n'est pas si dur, ni si inébranlable qu'on le connaissait, mais faible, désemparé, et sujet à autant de troubles que le corps d'une femme, et ainsi on les suit avec sympathie. Il y a aussi le petit nuage collant. Il reste dans un trou tout le jour, ou se tapit dans un coin de paturage et il suce une brebis, à fond.

Jeudi 1er mars.

L'Équateur est traversé par des rivières chocolat.

J'en ai longé une tout le jour. Ces rivières consomment beaucoup de terres en passant. Il leur arrive plus d'une fois de tomber de haut.

Tombant, elle semble poussière ; en bas fumée, fumée d'asphyxie, en haut cacao bouillant, Ce rio est le *Pastaza*. Sa chute la *chorrera del Aguayan*, qui est parmi les plus hautes qui soient (70 mètres).

Nous descendons vers l'Orient, les feuilles commencent à prendre de la dimension.

3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 8e, 9e, 10, 11e heures.

à cheval, ne mettant pied à terre que pour traverser des ponts légers et par trop incertains, à cheval, à cheval, sans manger, ni boire ; je parlerai ailleurs de mon compagnon, comme il faut, rude, impitoyable, presque féroce, un bon compagnon tout de même.

12e heure.

Nous sommes arrivés à Suña. On décide d'y loger cette nuit. Je voudrais manger. Je suis à jeun d'hier. Mais non, ils veulent que je fume.

Une femme accoudée qui soupire, beau tableau, tout ce qu'on veut ; mais un homme éreinté, un homme qui va aller se coucher, c'est moi.

Impossible maintenant : amour-propre.

Heure 13e, heure 14e.

sont consacrées aux jambes, aux mollets, aux fesses. Ils se détendent lentement, il faut les sortir de l'équitation. Il faut tout leur dire, les aider, décomposer les mouvements de la marche.

15e heure.

Enfin les péons ! On les entend siffler au loin, on va manger. C'est bien eux. On décharge les mulets, on met au jour de grandes feuilles, humides, pleines encore de l'extérieur, et là dedans il y a toujours un plat, maïs, purée de pommes, un œuf, une aile de poulet, du piment, ; le tout s'appelle *tamal.*

en mangeant.

Mais le sommeil s'appuie contre moi. Je pèse extrêmement lourd ; si mon cheval est pareil à moi, il doit se sentir éléphant.

17e heure.

Parler... faire un poker... Ah, jette-moi en arrière de tout ça, sommeil, d'un bon coup, comme quelqu'un dont on se défait.

Suña, vendredi 2 mars, au lever.
On m'avait prêté le lit des patrons.

Celui qui couche dans ce lit, son lit parle pour lui et parle haut, et sa femme qu'elle

soit à droite, ou qu'elle soit à gauche, le lit ne lui cède pas non plus, ne lui fait aucun creux. Chacun reste parallèle, le lit et le dormeur. Mais si dans la nuit ils s'éveillent tout à coup, ces deux corps souples, le mari et la femme, et s'approchent, ce doit être un ravissement... du moins je le pense.

matin 6 1/2.

Nous revoici tous, équipés, sous le *poncho* de caoutchouc, avec l'air saoul et vicieux de ceux qui ne sont pas lavés depuis la veille.

Mon compagnon a la figure d'un homme qui aurait lutté toute la nuit contre l'idée de meurtre... ou qui lui aurait cédé.

Et l'on rentre dans la forêt. Cette forêt est chauffée. Immense appartement. On se méfie. On est mal à l'aise. C'est la forêt tropicale.

Ici, il y a pour moi.

Quand les poètes chantaient les arbres du Nord, je croyais qu'ils le faisaient exprès. Ces arbres nus, sans famille, lissès, abandonnés, hauts troncs, et branches qui n'offrent aucune ouverture. (Je songe surtout à vous, ô hêtres, que j'ai tant maudits, qu'on me voulait faire admirer, qui portez vers le

haut le subit rire malin de toutes vos petites feuilles, qui ne veut rien dire).

On ne vous réclame pas, vous tous que j'ai haïs.

Ici, il y a pour moi.

Arbres, un peu naïfs des tropiques, un peu bêtes, à grandes feuilles, mes arbres!

La forêt tropicale est immense et mouvementée, très humaine, haute, tragique, pleine de retours vers la terre. Les parasites veulent bien s'élever. Ils choisissent un arbre, mais après avoir pris quelque hauteur, les voici tous qui bêlent et reserpentent vers la terre.

Très habitée, la forêt, riche en morts et en vivants!

La forêt n'enterre pas ses cadavres ; quand un arbre meurt et tombe, ils sont tous tout autour, serrés et durs pour le soutenir, et le soutiennent jour et nuit. Les morts s'appuient ainsi jusqu'à ce qu'ils soient pourris. Alors suffit d'un perroquet qui se pose, et ils tombent avec un immense fracas, comme s'ils tenaient encore follement à la vie, avec un arrachement indescriptible.

C'est ainsi qu'il y a beaucoup de morts dans la forêt autant que de vivants et qu'on n'avance qu'avec le *machete*. Il faut mettre en morceaux les morts pour passer. Il y a

aussi tous les parasites qui comme je l'ai dit retournent à terre. Ceux qui sont près d'arriver, il faut les couper. Le machete coupe et casse dans toutes les directions en haut, en bas, sur les côtés, et ce qu'il a abattu il faut encore le mettre en plusieurs morceaux, un à droite, l'autre à gauche. On passe sur celui du milieu, une fois qu'il est à plat, ou suffisamment bas pour être enjambé.

L'arbre ici ne craint pas d'adopter une grande famille, et mène grand train. Il porte sur lui des orchidées et plus de cinquante lianes l'embrassent à la vie à la mort. Ses branches sont largement occupées et à pendentifs, habitées comme autrefois étaient les ponts, ont de loin toute la douceur, le velours des chenilles, et l'apparence sage et réfléchie que donnent les barbes.

Enfin le Grand Roi.

Je me soucie peu de son nom. Ici on dit *Matapalo* (tueur d'arbres). Il est inutile de lutter contre sa grandeur.

C'est le Roi, le Grand Roi, l'Hébergeur, le Roi portefaix, le Roi aux fleurs, le Roi grouillant. Ce Roi a une couronne. Pas cette espèce de bol renversé comme tant d'autres. Non, sa couronne est de trois branches ou cinq

et point à la même hauteur, mais rameaux et feuilles arrangent ça. Étonnante, vraiment impériale ; parfois elle fait croix, croix mise à plat, parfois éruption. Toujours tête de défi, et de domination.

Il est extrêmement haut, et, jusqu'à une hauteur considérable tronc seulement, puis on sent qu'il esquisse je ne sais quoi, sa danse de défi ; non, ce n'est encore qu'une branche, mais son style y est déjà.

Le matapalo est aussi le grand boa de la forêt, le grand étouffeur, le grand étrangleur, le grand embrasseur, le grand triomphateur des *Chonta*, des *Uvilla* et des Cèdres rouges, des *Canelos*, qui ne sont pas du menu fretin d'arbres, je vous prie de croire, mais forts et importants.

Le *Matapalo* encore jeune s'incline contre un arbre, contre un grand arbre, et croît. Petit à petit devient gros et entoure l'arbre ; petit à petit devient gros et enserre l'arbre ; petit à petit l'étrangle, la broie, le tue, le fait Matapalo.

Il n'est pas rare, si des bucherons viennent à l'abattre, qu'on trouve au centre le haut stipe d'un *Cumbi*, qui est comme le cocotier, ou un cèdre ou quelque grand arbre, et le bois est tout différent de ce qu'on attendait.

Sur ces Matapalos, et sur toute la forêt, il pleut, il pleut torrentiellement et continûment, sans interruption aucune parfois pendant vingt jours.

Mais point de ces petits culs de nuage comme ailleurs dans le Nord, point de nuages.

Un ciel gris, gris clair, très alerte et même lumineux. Mais pour pleuvoir, il pleut. Il suffit, dans un coin de plantations, de regarder la canne à sucre comme elle est forte et grande, si d'autre part on connaît ses goûts, (elle est folle de l'humide) on comprend comme il a dû tomber de l'eau, en filtrer, couler et gargouiller tout partout.

Lundi 5 mars.
Dans une plantation de bananiers, caféiers, cannes à sucre, à Méra. Dans une cabane de bambous.

Peu me sépare de l'extérieur. Je suis presque dehors. Une grèle de lumières, mille couteaux viennent vers moi. Le bambou laisse passer les cris, les bruits et même les chuchotements et, si de l'autre côté quelqu'un s'approche de la paroi on croit que c'est pour vous dire un secret, ou qu'il vous épie. Le

bambou n'est pas non plus sans traduire tous les mouvements des alentours.

Dehors, cette partie apprivoisée de forêt, tous pavillons déployés et les mâts de fêtes des palmiers *Chonta*.

Des drapeaux déchiquetés, enlevés à l'ennemi : ses feuilles lacérées ; et son corps est noir comme s'il sortait du feu. C'est ainsi qu'il est quand il est vieux, le bananier.

un peu plus tard.

Le cœur du palmier est tendre pendant six mois. C'est sa feuille, sa feuille est là, il la garde dans son tronc pour plus tard.

Mais les indiens viennent et vous le mettent par terre en quelques coups, et lui retirent son projet.

Ils cuisent ça, ils mangent ça, c'est bon.

Ça peut se manger cru.

On fait du feu ici principalement avec du cèdre rouge, mais le feu plus que lui, tout autrement que lui est rouge.

C'est ce qu'il ne faut pas chercher à lui enlever, pas plus ici qu'ailleurs.

un peu plus tard.

Artiste, collègue ; et alors ?

Quand j'écoute madame de Sévigné pendant vingt minutes, avec toutes les bontés qu'elle raconte qu'on a pour elle, et pour son sucre d'orge « d'adorable fille » ah! cette femme !

Quand on entend crier le soir un bébé, crier comme seuls savent le faire les enfants de l'homme. Ah! oui, c'est le prochain, entendu, cependant on s'informe discrètement s'il n'y a pas de tigre dans les environs qui pourrait faire taire ça.

*

Encore une lettre que j'écris à mes parents. Quel besoin j'ai de me vanter à eux. C'est ma revanche. On a tant prédit au propre à rien. Aussi de grandes phrases irrésistible ment se mettent à me vanter.

« J'habite une cabane de bambous, sou- « tenue par des troncs de palmiers ». « Un « tigre a mangé un mulet ici la nuit der- « nière. »

Hier aussi grand butin, l'entrée dans la

forêt tropicale, les singes dans les branches, les serpents, les papillons...

Mais en fait je n'écris pas ma lettre. Je ne leur écris jamais. Je me méfie. Car, si le tigre m'allait broyer une jambe, ou que seulement je prenne une bonne pleurésie dans la cabane de bambous, ils auraient raison une fois de plus.

Entendu donc, je n'écris pas, une photo ce sera suffisant, avec mon cheval et deux ou trois bananiers derrière.

RETOUR A LA FERME DE GUADALUPE

Vendredi 8 mars.

Nous revînmes au trot (rarement au pas) et au galop. C'est moins fatiguant. Ma jambe droite quand on va au pas ne dit rien, mais ce n'est pas dans son tempérament. Elle s'ankylose et j'en suis très souffrant. Alors je fume beaucoup. Cela fait résistance et ouate. J'ai toujours peur que mon cœur ne se laisse prendre. C'est que je le connais, la souffrance l'accroche. Cependant culbutent en moi mes forces, je suis réduit à presque rien. Suffit, j'ai tenu bon aller et retour.

Nous revînmes par un vent terrible. Les chevaux étaient heureux et rapides. Ils reconnaissaient le chemin, et cette vallée du *Patate* leur rappelait évidemment de plus émouvants souvenirs qu'à moi et Dieu sait comme ils avaient songé à ce retour dont personne ne les pouvait avertir, et comme ils avaient tripoté cette idée dans leur tête. Nous revînmes par un vent inouï.

Parfois mon cheval s'arrêtait à un tournant (Était-ce pour l'horizon ?) ou devant un agave au bord du chemin, ou près d'une pierre et il semblait réfléchir, prendre dans sa mémoire, se demander si c'était bien là son pays où souffle un vent si fort.

Guadalupe. A table au goûter. 17 h. 1/2.

Pain, pain destiné au voyageur.

Légèrement imbibé comme tu es de thé, viens, je t'absorbe, je ne t'en dirai pas davantage. Tu trouveras bien ton chemin jusqu'au plus lointain et au douloureux de moi-même, t'aidant de mes très nombreux relais. Je compte sur toi. Tu verras, il y a ici et là, des régions de chair dévastées où, nombreuses comme des saumons dans les rivières de l'Alaska, des veinules, crient, hurlent, depuis

des heures, se démanchent à hurler comme un chien qui hurle à la mort la nuit, et d'autres qui ne crient plus, qui sont sèches déjà, sèches comme des cristaux, sèches à se briser, et pour qui il est peut-être déjà trop tard.

Dimanche 11 mars.

Voulez-vous que je vous dise ? Je suis une bonne pompe. Les impressions les plus fortes, les plus vitales ne tiennent pas longtemps. Je les refoule au profit des suivantes et les oublie, et il en est ainsi des autres dans la suite, et puis encore de celles-ci pareillement. On dit que je compte déjà un certain nombre d'années. Je n'ai jamais eu dans ma vie plus de quinze jours. D'une seconde à quinze jours, voilà toute ma vie.

RETOUR A QUITO

(il s'agit des hauts plateaux)

Lundi 12 mars.

L'Équateur est pauvre et pelé.
Des bosses ! et la terre couleur d'ecchymoses
Ou noire comme la truffe.

Des chemins aigus, bordés de plumeaux.
Au-dessus un ciel boueux
Puis tout à coup en l'air le lis très pur d'un haut volcan.

SÉRÉNADE A L'AMÉRICAINE

Quito.

Parfois vers minuit, vous voyez une vingtaine de grosses autos à neuf places pleines de monde et de bruit s'introduire dans une rue morte.

Ah ! Ah ! Une nouvelle révolution ! La police arrive en courant, mais on exhibe des certificats.

Bien, ça va, et ils s'écartent.

Alors ces automobiles s'ouvrent, et il en sort des contrebasses, des violoncelles, des accordéons, des harmoniums, une batterie, les cuivres les plus divers, importants et maflus, et naturellement des escadres de guitares. On dresse les pupitres. On distribue les cahiers de musique. Les phares des autos concentrent sur le tout leur lumière.

Et tout le monde observe une fenêtre, celle-là, *ve, esta.*

Tout à coup dégueule l'orchestre et tout le quartier se réveille.

Sitôt un morceau terminé, un autre le remplace et il y a trois orchestres et trois chefs.

Cependant un rideau à la fenêtre a tremblé. Regardez comme il tremble. Une jeune fille est là derrière, le jour même de sa fête, une jeune fille est là, mais personne ne la verra.

Après une demi-heure les orchestres s'en vont en buvant.

Restent alors le jeune homme qui offre la sérénade, un guitariste, et un chanteur. Celui-ci se met à chanter des chansons populaires avec une de ces voix affamées d'amour comme on n'en trouve qu'en Amérique du Sud, chansons si directes aussi, on devient anxieux. La jeune fille n'y pourra résister davantage, et que les parents parlent seulement de s'opposer aux fiançailles, elle va se jeter par la fenêtre.....

Parfois la sérénade se donne devant une habitation parfaitement close et noire. Rien ne bouge. N'importe, on s'adresse aux murs. On est là sur le trottoir comme des gens qui attendent un miracle.

Mercredi 14 mars. En ville.

Je lis très mal, repoussant incessamment, avec haine, refus et mauvaise foi.

Voilà une lecture que je fis, c'est un texte très sérieux sur les arts graphiques, une étude sur le peintre Papazoff par Zeixe Man. Il n'y paraît pas, à me lire, mais c'est de lui qu'il s'agit. Je ne lui laissai ni mots ni idées. Se retrouvent seules les phrases.

Soyons francs, lecture médiocre. La lecture eût été bonne, je ne lui eus laissé que le contre pied de ses idées.

La lecture mauvaise, il n'en serait rien resté, ce qui m'arrive souvent

Voici le texte modifié :

Après son mariage, son instinct le fit geindre Mallarmé.

Sa pose et son goût des frictions ne facilitèrent pas son abcès.

Geindre était pour lui un homme qui n'avait pas besoin de « self », un roteur obscur enregistrant les actes de naissance.

Soudain il s'arrête, dressant sa hune à louer sur un clapier de grandes personnes, bafouillant le modèle avec des éclats à frire le diable.

Il pouffa... Trop facile de faire sa pieuvre au large !...

Questionnant les trains qui répondirent comme à un fou, son monotone l'était sans précision ni joie, tel un cratère en mal de clients.

Inintelligible, me dites-vous. Eh bien, toutes les lectures que j'entreprends me produisent justement toujours ce même effet. Inintelligibles. C'est pourquoi je n'ai aucune mémoire. Qui donc se souviendrait de l'inintelligible ?

*
* *

Des personnes sévères disent hardiment de Platon qu'il est médiocre, et S^t^ Augustin item, médiocre, et Shakespeare et Dante et Gœthe et tout qui écrivit.

D'autres par contre envient les écrivains. Mais, ils ont tort et grandement.

Ceux qui ont écrit, c'est que ça les contentait.

Pour ceux qui n'écrivent point, c'est qu'ils n'ont pas été touchés suffisamment. Peut-être ils sont nés pour plus grand, pour plus beau ;

Et peut-être qu'ils écriraient seulement, s. morts, ou devenus coqs ou lamas ou vautour, ils revenaient ensuite à la vie d'homme, ou après quelque séjour infernal ou planétaire, au retour enfin d'une grande aventure et autrement essentielle que la nôtre.

Malheur à ceux qui se contentent de peu !

Et moi, je me suis contenté de l'Équateur !

Je connais un ami ou deux, et bien d'autres hommes il y aura sans doute, qui me traiteront de médiocre et en auront pour 12 francs la preuve constante sous la main. Je serai « fini » pour eux.

Déjà écrire d'imagination était médiocre, mais écrire à propos d'un spectacle extérieur !

Bas et bassement je m'étais dit aujourd'hui « Ce que tu as vu, tu pourrais encore le peindre en couleurs ».

Mais le moi de moi n'a pas voulu et sur la toile sont apparues mes larves et fantômes fidèles, qui ne sont de nulle part, ne connaissent rien de l'Équateur, ne se laisseraient pas faire.

Allons, tout n'a point encore succombé.

Mercredi 21 matin.

Semblablement ceux qui sont imbéciles notoires, je me garde bien de les juger tels.

Les érudits, les savants sont ceux qui ont accepté et les imbéciles et ignorants, ceux qui n'ont pas accepté.

Pas seulement la religion, toutes les sciences sont l'objet du pari de Pascal.

« Commencez par admettre ceci et vous verrez comme tout est simple, et qu'il n'y a rien à perdre de toute façon. Même si c'est faux, puisque vous aurez acquis des connaissances que, faute de liaison, vous eussiez dû laisser là. » Mais certains se révoltent, ne veulent pas de ces *a priori*, de ces approximatives théories, de ces procédés, syllogismes, conclusions hâtives tirées d'apparences concordantes, et se révoltant trop tôt se barrent le chemin de connaissances ultérieures. Car, l'appareil scientifique est un bloc.

Il ne faut pas être imbécile trop tôt.

Vers 30 ans, les études faites, c'est permis, on peut redevenir simple, et faire ainsi des découvertes.

J'ai souvent remarqué, dans les études secondaires, que les élèves « imbéciles »

butaient avec grande sûreté sur le hasardeux, le spéculatif et le nœud de la théorie proposée.

Ils posaient des questions au professeur là-dessus, qui leur réexpliquait la chose. Eux cependant restaient songeurs, aux rires et ricanements de la populace des forts en thème.

Dans la suite, j'ai remarqué que ces théories renversées par de successifs savants l'étaient justement par cet endroit où l'imbécile de 15 ans avait mis le doigt.

Les derniers de la classe, il leur faudrait seulement une autre culture, une culture géniale.

Beaucoup d'entre eux étaient ainsi faits qu'ils eussent compris la vie par le plus simple, par le plus bas, et le plus sûr.

Pour ce qui est de la religion catholique, quand je l'étudiais, je me méfiais beaucoup des évêques, chanoines de cours de théologie et de philosophie. Ils sont fort roués, je pensais. Meilleurs me paraissaient le curé d'Ars, blackboulé à tous examens et questions théologiques, ou saint Joseph de Cupertino surnommé l'âne, et Ruysbrock l'admirable qui faisait tout de travers, qui ne comprirent point infiniment de détails,

mais l'essentiel jusqu'à la moelle : *le Dieu qu'il y avait à aimer.*

Si quis videtur entre vos sapiens esse in hoc saeculo, *stultus fiat ut sit sapiens* (St Paul).

C'est presque une tradition intellectuelle de faire confiance aux fous. Mais moi, je pense surtout beaucoup de bien des imbéciles.

Mercredi 21 matin.

Dans quelque cent ans, j'ai confiance, le monde sera large. Enfin ! on communiquera avec les animaux, on leur parlera. Courts d'esprit ceux qui ne voient point ce mouvement général, la signification de plusieurs pointes scientifiques et paraphysiques dans cette direction.

On se demandera alors comme a pu subsister si longtemps ce monstrueux trou dans la civilisation humaine.

On regardera, avec les larmes que font verser les innocents, les chefs-d'œuvre de nos littératures, actuelles et passées ; en même temps avec admiration, comme on en a pour les artistes peintres amputés des deux bras qui peignent par le moyen de leurs pieds. « Quoi ! dira-t-on. N'ayant à parler que de l'homme et de la femme,

ils sont parvenus à écrire tant et même si bien. »

Ah ! la femme ! Les amis. Enfin, nous pourrons aimer autre chose.

Quelle est étroite cette parole... *Aimez-vous les uns les autres* s'il s'agit des hommes seulement. Que ce sera bon, comme j'aurais voulu connaître ça, parler à un chien, lui demander un peu tout ce qu'il pense, et ces impressions variées, et si même il nous parle du produit de son intestin, tout nous intéresse. *C'est poétique*, ne manqueront pas de dire tous les journalistes et snobs et commères de ce temps-là. Mais tout se passera quand je n'y serai plus.

Comme ils sont beaux les siècles à venir.

Si vous saviez comme j'aurais voulu vivre parmi vous.

Ne me croyez pas si fermé que j'en ai l'air. Je comprendrais, je vous l'assure, je suis fort pressé, sollicité sans relâche par le dehors et le grand espace du futur. Je chercherais.

Si quelque esprit dans ce temps-là peut se mettre en relation avec ce qui restera de moi qu'il tente l'expérience, il y aura peut-être encore quelque chose à faire avec ma personne. Essayez.

Ne me laissez pas pour mort, parce que les journaux auront annoncé que je n'y suis plus. Je me ferai plus humble que je ne suis maintenant. Il le faudra bien. Je compte sur toi, lecteur, sur toi qui me vas lire, quelque jour, sur toi lectrice. Ne me laisse pas seul avec les morts comme un soldat sur le front qui ne reçoit pas de lettres. Choisis moi parmi eux, pour ma grande anxiété et mon grand désir. Parle-moi alors, je t'en prie, j'y compte.

On se demande souvent pourquoi les jeunes gens de cette génération sont désespérés. C'est qu'ils se rendent compte qu'ils sont sacrifiés. Ils entrevoient la belle époque. Ils n'y vivront pas. Lequel d'entre eux n'accepterait d'arrêter sa vie actuelle pour vivre en l'an 2500 ?

Cet état d'esprit est nouveau dans le monde ; autrefois on n'attendait pas de l'avenir tout ce que nous en attendons.

Mercredi matin 21 mars.

La femme, on peut l'aimer. Difficile de l'admirer. On n'a pas affaire à plus grand.

Quant à l'homme, c'est un animal gâché,

original, mais jamais harmonieux. Il a toujours l'air d'un spécialiste.

Parfois pourtant je songe à l'amant[1] de Jules César.

Cet homme n'était point un homme bas. Il a fait pour élever sa vie ce qu'il a pu. Le contact de Jules César, ingénieur, habile dans la mécanique, généralissime, explorateur, conquérant, qui pénètre dans la Gaule jusques au Nord, rude avec ça, viril, marchant la tête nue toujours, magnanime, comme il devait l'aimer, comme il pouvait l'aimer !

Dans quelle atmosphère il a vécu sa vie et quel boudoir vaudrait autant !

Mais voilà, que pensait Jules César de son ami ? Ça ne l'élevait pas, lui.

Mercredi matin 21 mars.

Que l'homme a peu de possibilités. Le don d'amour est grand, mais que son objet est monotone, et de peu de surprise.

Souvent je regarde les chiens, non par vice, plutôt avec méditation. Mais les passants

1. Au fait, je ne me souviens pas si telles étaient, comme je le dis, les mœurs de César.

me surveillent avec un sourire, cela gêne mes pensées, et je passe mon chemin.

Le chien a une place à part dans l'ordre des Mammifères. Les chiennes lui sont un monde, que dans sa vie entière il n'arrivera pas à connaître.

Il a affaire à toutes les formes, à toutes les tailles, quinze ou vingt fois comme la sienne ! Voici une géante. Il ne se rebute pas. Son imagination érotique le porte à toutes les escalades, à toutes les pénétrations. Il aura affaire aussi à des naines, à des sortes de bébés.

Aussi le voit-on fortement occupé de cette affaire, et qu'une vieille dévote casse son parapluie sur le dos de l'impudique, il n'en garde pas moins son idée, qui est profonde et largement ramifiée.

Mercredi matin 21 mars.

Pour une ville, un esprit d'une certaine dimension ne peut avoir que haine. Rien n'est plus désespérant. Les murs d'abord, et puis tout n'est qu'images acharnées d'égoïsme, de méfiance, de sottise, de rigidité.

Pas besoin de connaître le code Napoléon, suffit de regarder une ville, on est fixé.

Quand je reviens de la campagne, du calme dont il arrive chaque fois qu'intérieurement je venais de me vanter, saute une fureur, une haine...

Je retrouve mon homme, *homo sapiens*, le loup thésaurisant.

Villes, architectures, que je vous hais !

Grandes surfaces de coffres-forts, coffres-fort cimentés dans la terre, coffres-forts à compartiments, avec les coffres-forts pour manger, les coffres-forts pour coucher, coffres-forts pour filles, coffres-forts aux aguets et prêts à faire feu, et tristes, et tristes...

29 mars 28.

Paul Valéry a bien défini la civilisation moderne, l'européenne ; je n'avais pas attendu les précisions qu'il fournit sur ses bornes pour en être dégoûté.

Jamais je ne sentis que ses trous et d'où elle était absente, ce pourquoi pendant toute mon enfance je passai pour bouché, inapte à l'étude.

Ah ! oui, la civilisation européenne, eh bien, ni vos Romains, Grecs, ni Chrétiens

n'ont plus d'oxygène assez pour personne, M. Valéry.

Le XX^e siècle, diront les gens en l'an 2500, croyait que la terre était plate.

Il y a croyance effective et il y a l'autre.

La Terre n'est pas ronde, pas encore, non, il faut la faire ronde.

Monsieur l'écrivain se dit de l'Univers. C'est la nouvelle mode.

Parfois il arrive que l'un d'eux se mette en voyage, pousse jusqu'à Hong-Kong, et couche avec une Jaune. Puis il revient, et on le regarde, et l'invite à parler... Il connaît la Chine !

Semblablement, les matelots chinois du bateau amarré au mien à Rotterdam, je les écoutais, qui me parlaient de la France. L'Abbaye de Thélème, le Casino de Paris. Je les vois encore. Je les écoutais avec un visage de cuir.

30 mars 28.

La nuit passée, j'ai pris de l'éther. Quelle projection ! Et quelle grandeur !

L'éther arrive à toute vitesse. En même temps qu'il approche, il agrandit et démesure son homme, son homme qui est moi, et

dans l'Espace le prolonge et le prolonge sans avarice, sans comparaison aucune. L'éther arrive à une vitesse de train, par sa route de bonds, d'enjambements : Escalier à marches de falaises.

Ainsi gravit les paliers de l'atmosphère un oiseau grand voilier dans la Cordillère des Andes.

Cependant mes pieds et mes jambes, comme s'il y venait goutte à goutte le dépôt de ma pesanteur matérielle, s'éloignent , se caoutchoutent au fin bout de moi-même.

Et sur ma bouche une bouche de glace.

30 mars 28.

Les villes sont pour les jeunes gens un bon exercice de haine.

Mais Quito ! l'étouffement même.

Le Globe terrestre s'est haussé là. Il est parvenu à pousser à 2.860 mètres, non point une montagne, mais une vallée. A 2.860 mètres.

Dans cette vallée : Quito.

Cette vallée tenue par des montagnes et des volcans, ne serait pas tellement étroite.

Mais on l'a bouchée.

Les Incas (stratégie, culte ou par on ne sait

quel intérêt) firent une montagne artificielle[1], le *Panecillo* et le *Panecillo* bouche la vallée, hermétiquement, refuse l'horizon.

— Mais enfin, direz-vous, il y a les rues...

— Mais le *Panecillo* est toujours au bout. Le *Panecillo* du torticolis.

— Mais enfin, direz-vous, les rues elles mêmes alors.

— Eh bien, voilà justement, il n'y a pas de rues à Quito, il n'y a que des salons, et là-dedans on se salue, « *Senórita, hijito* ; *mi queridisimo*, *Buenas tardes*, *Buenos dias*, *mucho gusto de...* » On se salue, à perpétuité, sans espoir d'en jamais finir, et selon l'usage d'ici, on se donne l'accolade, on se jette dans les bras l'un de l'autre, chavirant comme des tonneaux mal conduits. On tombe sur l'un et de l'un sur l'autre. Les jeunes filles vous dépistent, même à un kilomètre de distance et je les hais toutes et je marche froid et droit et vite et aveugle comme une machine, et empoisonné comme tout.

Il n'y a pas d'eau non plus qui coule dans cette ville.

1. Cette explication est fantaisiste. Mais elle a cours ici.

1er avril 28

On modifie considérablement la maison de mes hôtes. On me consulta, j'eus des idées, j'en fus content, j'aime faire, créer. Plans de patios, de chambres, de meubles. Attaquer des objets, les modifier, les détruire, les refaire, les déplacer. Manier des murs, du style mauresque et espagnol, des fontaines, du noyer américain, du cèdre, des azulejos, des mosaïques et des os de vache.

Je fais cela avec mon ami. Sa chambre est faite.

Alors aujourd'hui il a dit, m'en désignant une plus loin : Voilà ta chambre... Tu vois, entre deux patios, très claire...

Ma chambre ! ma chambre !

Il est extraordinaire comme on peut suer rapidement et être froid tout aussitôt après. Cette vitesse a été mal étudiée jusqu'à présent. Ma chambre ! quelle histoire ! me construire ma chambre ! Ah ! Que je sois logé n'importe où ; par terre. Ma chambre. Ils veulent donc que je demeure toute ma vie à Quito

Argent ! argent, je parlerai un jour de toi ; N'est pas poète dans ce siècle qui ne dira

pas son fait à l'argent. A perte de vue en arrière ma vie est dans ce carcan.

Mais soyons calmes. Peut-être c'est l'effet du laudanum joint à l'éther. Peut-être la sensation du cercle de fer au front qui a suivi, a-t-elle illustré trop vivement les paroles qu'on me disait, dessinait justement par hasard ma condamnation. Non, ce ne sont point ici gens d'Europe.

L'Américain construit un palais. Cela dure un temps, puis il trouve un portier il lui donne les clefs et s'en va, et cela ne fait pas plus d'histoires.

Mais mon ami a accumulé des livres pour lui et pour moi dans sa bibliothèque.

Grave cela, grave ! Il me demande ceux que je veux. Je réponds : Aucun.

Il ne comprend pas et commande ceux que je dois aimer...

En vérité il est mon ami très tourmenté et très cher..

Mais moi de lui !

Peut-on être l'ami d'un traître !

Ça n'est ma clef : Traître. Vous l'avez maintenant.

Dimanche matin 3 avril.

Quand par une nuit d'hiver à Quito, l'éthéromane, portes fermées, à travers son lait de brume entend la police siffler...

(Retenons bien ça pour en reparler plus tard : La police de Quito, unique au monde pour son nombre, et par la multiplicité des appels, qu'elle entrecroise sur la ville pendant la nuit.)

Quand dans une nuit d'hiver, le Quiténien éthéromane entend siffler froidement. Qu'est-ce qui arrive ? Quoi ? qui nécessite un son si tragique, si poignant.

Puis du temps passe, du temps, de hautes cascades de temps.

L'Infini.

Mais voici que c'est comme si on me désenmaillottait.

« ¿ Quiere un poco mas ? »[1]

C'est devant moi l'homme au flacon d'éther et il verse. Ah ce n'était que ça, l'Infini ! Ah ! Cependant le brouillard me reprise..

Infini... infini quand même.

1. Encore un peu ?

Infinie erreur de celui qui songerait, que... parce que, ce n'est que, que je...

La vitesse...

L'éloignement...

L'eau...

lendemain.

L'Équateur est une région déterminée plus particulièrement par son altitude qui va de 6.200 mètres au centre à zéro, et par sa situation sur le globe que son nom indique déjà en partie.

Le plus haut, c'est neige et glace, la calotte de nombreux volcans. La région intermédiaire, (les 3.000 m.) est encore froide et aride. Une demi-heure d'un train lent, voici une station, on vous offre des mandarines fraîches cueillies. On est piqué de quantité de mouches. On ne supporte plus le pardessus (C'est qu'on est descendu à 2.300 mètres). Encore quelques minutes de trajet : cannes à sucre, et quelques centaines de mètres plus bas, vers les 1.000 mètres, ce sont des ananas, bananiers, palmiers de toute espèce, singes, perroquets, typhoïde et paludisme.

La région intermédiaire est la plus habitée, la plus civilisée, contenant la capitale et la plupart des villes. C'est une bande de terrain

grande comme la Serbie, le reste comme la France.

(Les gouvernements d'Équateur, de Colombie et du Pérou ne sont pas d'accord. Leurs calculs respectifs diffèrent de plus de 100.000 km ².)

L'Équatorien des plateaux a de son pays un sentiment monténégrin, comme s'il n'y avait que sa petite bande de terrain. Le reste est mystère et danger.

El Oriente, un Équatorien « donne » ce mot comme *Paris*, dangereux tous deux, peu accessibles, sans doute merveilleux.

Quantité d'Équatoriens n'ont jamais été en Orient. C'est assurément la partie la plus riche de leur pays. Mais vous savez comme sont les laboureurs de tous pays. Or l'Équateur est une terre d'agriculture.

Conservateur, entêté, pas audacieux. D'ailleurs le moins américain de l'Amérique, le plus près de l'Européen, modeste, réservé, donnant une impression de « petit » et de pas jeune.

*

Il est difficile de déterminer le climat de l'Équateur. Dans les hauts plateaux, les gens

ont coutume de dire, et c'est assez juste : Les quatre saisons en un jour :

Matin d'été.

Midi de printemps. Le ciel commence à se couvrir.

A 4 heures pluie. fraîcheur.

Nuit froide et lumineuse d'hiver.

Aussi l'habillement est-il une réelle difficulté pour peu que l'on soit dehors pendant plusieurs heures.

L'on voit des désespérés sortir, avec chapeau de paille, veston de toile, pelisse et parapluie.

lundi 4 avril.

Aujourd'hui départ pour Puembo.

Traverser encore une fois une partie de ce pays de l'Équateur, terre à cañons. Vous vous penchez sur ces immenses brèches. Quelle eau doit se bousculer dedans ! Quoi ? Vous vous penchez davantage. Ce n'est qu'un pissat de coq, qui coule. La terre est tellement friable que si vous renversez le contenu d'une aiguière, au haut de la montagne, ça la tranche sur une profondeur de plus d'un mètre. Parfois on rencontre un immense précipice, mais au-dessus il y a un peu de terre, sur quoi même on bâtit. A Quito, il y a ainsi deux

longues *quebradas*, 6 mètres de terre superficielle et 30 mètres de précipice. Quand il pleut on arrête les tramways et on regarde la terre qui plie. Ça tiendra peut-être encore quelque temps.

Parfois dans une rue, vous entendez un bruit lointain mais net d'eau furieuse! Vous ne voyez d'abord rien. Vous êtes près d'un petit trou. Machinalement vous prenez un petit caillou et vous le lancez. Il faut pour entendre le bruit tellement de secondes que vous préférez partir. Vous vous sentez pris par le dessous, tous vos pas auscultent, vous murmurez en vous d'un ton terne et bête :

Le plancher des vaches... le plancher des vaches...

lundi 4 avril.

L'Équateur est droit et raide.

A 5 et à 6 heures du matin seulement. le soleil étant bas sur l'horizon, il y a de l'ombre, seul moment où l'Équateur perd sa dureté.

L'obscurité se couche dans les ravins comme chez nous, la montagne adoucit la plaine, les hommes qui marchent traînent derrière eux des morceaux plus paresseux

d'eux-mêmes, même les wagons prennent des airs amollis, penchés, distraits : C'est l'Ombre, l'Ombre.

Mais cela finit bientôt, le soleil a pris de la hauteur, vite il est d'aplomb, s'acharne sur toutes les ombres. Bientôt il ne vous en reste plus que sous les pieds. On est de retour dans la justice implacable de l'Équateur.

Puembo, hacienda de San José.

Jolis gestes fort effacés : Les restes d'un très beau parc.

Cela me plaît et entre en moi.

Mais mon ami qui connaît tout ça, fait des plans, me les communique et retourne les jardins auxquels je m'abandonnais.

Que d'oiseaux ! Et avec des chants que j'ignorais. A les entendre sont ravis de nous voir, nous lancent de petits appels insistants. Mais mon ami qui connaît tout ça, prend une sarbacane et un pois d'argile et il assomme un moineau américain. On le recueille, on l'enferme, mais le péon n'y a pas pris garde et l'a laissé s'envoler.

Tout ici est à l'abandon. On ne retrouve même plus le nom des chiens. Puis manger, puis il pleut, puis sommeil, sommeil, pius,

décidément c'est le passe-temps ici, les voilà qui soufflent dans la sarbacane, l'argile va rudement loin. Cette après-midi ils ont tué deux oiseaux-mouches.

MORT D'UN OISEAU

Il était d'une couleur magnifique : un *carpintero.*

J'envoyai ma charge de plomb.

Il parut hésiter, puis tomba sur une large feuille de palmier.

Je le pris dans ma main. Il était ainsi : or, noir, rouge.

Je le palpais, je déployais ses ailes, je l'examinai beaucoup et longtemps : *Il était intact.*

Il a dû mourir de saisissement.

Puembo, lundi 5 avril.

Votre figure se mamelonne, un grand mal de tête, le cœur bat la fièvre... On est tout fléchissant, comme prêt à se rompre, comme s'il n'y avait plus ni fibre ni rien qui pût tenir joints le haut du corps et le bas.

Vous pensez à une intoxication alimentaire grave. Vous passez une nuit affreuse. Le lendemain vous déclarez ne vouloir rien manger, accusant carrément la *tortilla* ou une des innombrables soupes qui sont la spécialité de l'Équateur. On vous regarde, on vous dit :

— Point du tout, ce sont les moustiques.

— Comment les moustiques ? il n'y en a pas.

On vous conduit dehors. Vous ne voyez rien.

— C'est là.

— Mais je ne vois rien.

— Faites attention. Vous êtes piqué, vous en êtes couvert.

Vous regardez votre main avec incrédulité. Tiens oui. Vous n'aviez rien senti.

Le moustique d'ici, les ailes et pattes étendues, n'a pas un millimètre dans toutes les dimensions.

Malgré une attention presque douloureuse, vous n'arrivez pas à sentir les piqûres qui vont vous défigurer dans quelques minutes.

JE SUIS NÉ TROUÉ

Quito, 25 avril.

Il souffle un vent terrible.
Ce n'est qu'un petit trou dans ma poitrine,
Mais il y souffle un vent terrible.
Petit village de Quito, tu n'est pas pour moi.
J'ai besoin de haine, et d'envie, c'est ma santé.
Une grande ville qu'il me faut.
Une grande consommation d'envie.

Ce n'est qu'un petit trou dans ma poitrine,
Mais il y souffle un vent terrible,
Dans le trou il y a haine (toujours), effroi aussi et impuissance,
Il y a impuissance et le vent en est dense,
Fort comme sont les tourbillons,
Casserait une aiguille d'acier,
Et ce n'est qu'un vent, un vide.
Malédiction sur toute la terre, sur toute la civilisation, sur tous les êtres à la surface de toutes les planètes, à cause de ce vide !
Il a dit ce monsieur le critique que je n'avais pas de haine.
Ce vide, voilà ma réponse.

Ah ! comme on est mal dans ma peau.
J'ai besoin de pleurer sur le pain de luxe, de la domination, et de l'amour sur le pain de gloire qui est dehors
J'ai besoin de regarder par le carreau de la fenêtre,
Qui est vide comme moi, qui ne prend rien du tout.
J'ai dit pleurer : non, c'est un forage à froid, qui fore, fore inlassablement,
Comme sur une solive de hêtre 200 générations de vers qui se sont légué cet héritage : « fore... fore. »
C'est à gauche, mais je ne dis pas que c'est le cœur.
Je dis trou, je ne dis pas plus, c'est de la rage et je ne peux rien.
J'ai sept ou huit sens. Un d'eux : celui du manque.
Je le touche et le palpe comme on palpe du bois.
Mais ce serait plutôt une grande forêt, de celles-là qu'on ne trouve plus en Europe depuis longtemps.
Et c'est ma vie, ma vie par le vide.
S'il disparaît, ce vide, je me cherche, je m'affole et c'est encore pis.
Je me suis bâti sur une colonne absente.
Qu'est-ce que le Christ aurait dit s'il avait été fait ainsi?
Il y a de ces maladies, si on les guérit, à l'homme il ne reste rien
Il meurt bientôt, il était trop tard.
Une femme peut-elle se contenter de haine ?

Alors aimez-moi, aimez-moi beaucoup et me le dites,
M'écrivez quelqu'une de vous.
Mais qu'est-ce que c'est ce petit être?
Je ne l'apercevais pas longtemps
Ni deux cuisses, ni un grand cœur ne peuvent remplir mon vide.
Ni des yeux pleins d'Angleterre et de rêve comme on dit.
Ni une voix chantante qui dirait complétude et chaleur.

Les frissons ont en moi du froid toujours prêt.
Mon vide est un grand mangeur, grand broyeur, grand annihileur.
Mon vide est ouate et silence.
Silence qui arrête tout.
Un silence d'étoiles.
Quoique ce trou soit profond, il n'a aucune forme.
Les mots ne le trouvent pas
Barbotent autour.
J'aï toujours admiré que des gens qui se croient gens de révolution se sentissent frères.
Ils parlaient l'un de l'autre avec émotion : coulaient comme un potage.
Ce n'est pas de la haine, ça mes amis, c'est de la gélatine.
La haine est toujours dure,
Frappe les autres,

Mais râcle ainsi son homme à l'intérieur continuellement.
C'est l'envers de la haine.
Et point de remède. Point de remède.

NAUSÉE OU C'EST LA MORT QUI VIENT ?

27 avril.

Rends-toi, mon cœur.
Nous avons assez lutté,
Et que ma vie s'arrête,
On n'a pas été des lâches,
On a fait ce qu'on a pu.

Oh ! mon âme,
Tu pars ou tu restes,
Il faut te décider,
Ne me tâte pas ainsi les organes,
Tantôt avec attention, tantôt avec égarement,
Tu pars ou tu restes,
Il faut te décider.

Moi je n'en peux plus.

Seigneurs de la Mort
Je ne vous ai ni blasphémés ni applaudis.

Ayez pitié de moi, voyageur déjà de tant de voyages sans valise,
Sans maître non plus, sans richesse et la gloire s'en fut ailleurs,
Vous êtes puissants assurément et drôles par-dessus tout,
Ayez pitié de cet homme affolé qui avant de franchir la barrière vous crie déjà son nom,
Prenez-le au vol,
Et puis, qu'il se fasse à vos tempéraments et à vos mœurs, s'il se peut,
Et s'il vous plait de l'aider, aidez-le, je vous prie.

1er mai.

Une lettre, ce matin. On m'écrit « Vous regretterez l'Équateur et les Indiens! J'en ai vu (en cire) au musée de Berlin. Quelle poésie ils contiennent! ».

J'avais déjà dit que je détestais les Indiens. Non, il me faut faire le voyageur intelligent, l'amateur d'exotisme. « J'ai là une mine! » Mais je déteste les Indiens, dis-je. Etre citoyen de la terre. Citoyen! Et la Terre! « Indien » « Indien », vous voulez me stupéfier avec ça. Un Indien, un homme quoi! Un homme comme tous les autres, prudent, sans départs, qui n'arrive à rien, qui ne cherche

pas, l'homme « comme ça ». (Quant à dire que je m'y habituerai, je viens quand même d'en faire une jaunisse). Ces gens n'ont pas de saints, et puis la manière que je m'entende avec des brachycéphales ?

Une fois pour toutes, voici : Les hommes qui n'aident pas à mon perfectionnement : Zéro.

2 mai.
Maladie (jaunisse).

Quand un homme se met à employer un peu partout les mots « nauséabond, ça me dégoute... fétide. » mauvais signe. S'il est romancier et qu'il se mette un jour à faire vomir ses différents personnages sans aucun antécédent marqué de leur part, item.

D'abord on me dit insuffisance aortique et ce doit être vrai en partie. Il s'agissait d'expliquer de continuelles nausées et comme si la vie se décrochait. Maintenant je suis en pleine jaunisse.

*
* *

L'obsession du vomissement.

Il y a dix jours, je fus à Puembo. Mais il y avait l'odeur d'un chien. Le chien par

ailleurs, était grand, fidèle, courtois, à longs poils blancs comme neige, partant à ma suite, genre majordome, jamais devant ; était grandement beau et cérémonieux dans le parc et le paramo, avait les yeux doux.

Bien, maintenant l'odeur de ce chien. L'odeur de chien était « m...! saloperie. Je « t'englue. Je te renverse dans un lit de tripes « fades et tièdes, et de baves, et pas tant « d'histoires. On est tous égaux après tout... » Et tout ça et bien plus, d'un jet disait cette odeur. Je regardais le chien. Je lui envoyais un coup de pied. Je l'aurais tué. Il s'éloignait et son nuage d'infectes pensées.

Ses yeux restaient fidèles, de loin. Je respirais. Petit à petit, il se rapprochait et toujours, sans le savoir me rejetait son sac à charogne sur la tête « Ah *carajo*, va-t-en donc » et il partait, et allait se coucher plus loin. Alors parfois, tandis qu'il était à une distance de moi jusqu'alors suffisante, le vent venait à changer, ou un courant d'air subit... ah ! cette odeur, quel cabinet !...

Mais le chien était endormi. Je n'osais le frapper dans un tel moment, ni tousser pour le réveiller et le frapper ensuite. Non, c'est moi qui m'encourait. Il me fallait du temps pour retrouver la campagne.

10 mai.

Il y a pour moi une drogue dans la chasteté. Son effet : Les mouvements vites, la colère, et la peur, le sentiment musical. Quand je suis lent, je suis peintre, bête, acceptant et abandonné : ma chute après la femme. *Tum viderunt quia nudi erant.* Dans la chasteté la parole ne peut me suivre. Je m'imagine toutes choses à la vitesse que passent pour posséder les personnes sur le point de se noyer. Si j'écris dans ces moments, impossible, ce n'est jamais qu'un résumé. Pourtant, hélas, c'est mon optimum lucide.

Quito, 23 mai.

Saison d'opérettes données par une troupe castillane.

Ville changée. Les artistes dans la rue, avec ce regard de prostituée, ce regard qui tente la chance, qui croit aux possibilités, à tous les rapprochements, qui croit donc et nous exhorte à croire que tout à Quito n'est pas irrémissiblement prévu depuis toujours.

10 mai.

Un mot rond et qui couvrait presque toute mon idée de l'Asie, et que ma jeunesse emplit d'une vraie hantise : *Opium.* Je te connais maintenant.... et tu n'es pas des miens.

Cette perfection sans surforce ne m'est rien. Plutôt l'éther, plus chrétien ; arrache l'homme de soi.

L'opium reste dans mes veines. Il y met contentement, satisfaction.

Bien. Mais qu'ai-je à faire de cela ? Ça m'embarrasse.

Et, mes nerfs étouffés, qu'est-ce qui me reste ?

18 mai.

Des chevaux qui pratiqueraient la magie....

Non, cette absence générale chez les quadrupèdes, c'est bien le plus sérieux argument contre l'intelligence des animaux. (chez certains l'hypnotisme observé, c'est l'a. b. c. à peine).

18 juin.

Hier quelqu'un me vit à l'apéritif au Savoy, à qui j'avais été présenté il y a quelque trois mois, l'ayant du reste, oublié lui et son nom.

Il me prit le bras « viens avec moi, cette famille ne te convient pas.

« Pour toi, grand air, grandes folies et des femmes. Je te comprends, va ».

Cependant il me poussait dans les escaliers me présentant en hâte à des grappes de femmes. ...Aqui el Senor M..., famoso escritor frances... me disant à moi à l'oreille... femme bien. tu sais, très bien, amour très bien, enfin me mit dans son auto malgré mes multiples affirmations d'impossibilités morales.

Il poursuivait : « Je vais te donner mon cheval et nous partons pour « mon hacienda », dans le paramo. Tu quedaras (resteras) tres meses.

J'interrogeai : le paramo du Cotopaxi ? (c'est le plus proche).

Non, plus haut que le Cotopaxi, répond-il sans hésiter. Et tu seras fort... galoper... »

Il me fallait son nom. « Alberto » dit-il. Je pensais que c'était un prénom.

Et le nom ? « Larrea. Ah, le loco [1] Larrea.

Dans la ville c'est son seul nom, le plus populaire qui soit, qu'il a gagné par son audace fantastique, son à fond de train en tout, à boire, à toréer, en courses d'automobiles.

« Je vais te montrer ma voiture ».

C'est une *Pearless* de course. En pleine ville, le voilà qui prend les tournants en vitesse ; pas un où l'on ne dérape de 3 ou 4 mètres, et, hop par dessus les trottoirs.

A un balcon une jeune femme apparaît toute émue.

« Vous allez vous tuer ».

Vite il lui jette un rendez-vous. Nous repartons de plus belle.

Après les courses de taureaux, nous sommes 5 dans l'auto. 2 derrière dans la caisse à outils. Devant, le loco et moi ; à droite un inconnu.

On repart. Je réclame de la vitesse. Derrière ils supplient : « pas si vite ! » Aux tournants on ne modère jamais. Mon

1. Loco ! fou.

compagnon de droite essaie de serrer le frein à main. Je l'empêche de toutes mes forces. Il me dit : « On voit que vous ne connaissez pas le Loco Larrea. Il est fou. Vous ne savez pas de quoi il est capable, si on le laisse faire. »

Je réponds par la lutte.

On avance par saccades d'un bord de la route à l'autre, comme un traîneau tiré par des chiens mal répartis. On se jette dans les virages comme dans le vide. Je dis « bien... bien... continuez, et plus vite ».

Mon compagnon de droite tire la langue. « Regarde comme je suis malade... » fait-il... Il veut reprendre le tramway.

Une fois de retour, il me dit :

« Je me découvre devant vous, Monsieur M.. « Je n'ai jamais vu quelqu'un « dans cette auto qui ait osé exciter le « Loco Larrea. Vous avez fait la guerre ? » Non, que je réponds en pince sans rire, de la prison seulement. Mais je suis embarrassé. J'ai pourtant mené la vie en volontaire et avec des risques toujours nouveaux. N'importe, j'aurai toujours l'air d'un lâche.

*

De nuit nous fûmes à *Machachi*. L'auto n'avait ni phares ni lumières. L'ampoule d'une lampe de poche mourante éclairait le capot qui était rouge. On avait lâché le tonnerre de l'échappement libre. C'est lui qui avait l'air de nous pousser, et d'applaudir. Et il assurait qu'on passerait. On faisait du soixante-dix. Je ne voyais rien que du noir partout. Parfois pendant quelques secondes un petit clair de lune apparaissait, mais un gros nuage larvaire le rentrait aussitôt. Le loco connaissait parfaitement la route. Il obliquait tout d'un coup vers la droite ou la gauche. Or il était à moitié ivre. Ça y est, pensais-je. Arbre ou fossé ? Je me faisais petit. Non, la route tournait avec nous. Il y avait aussi les ponts. On les voyait une fois dessus. Le loco redressait immédiatement la direction. Ils sont tous étroits les ponts ici. Bientôt je fus parfaitement à l'aise. Je ne voyais toujours pas la route. On se serait cru plutôt dans un champ.

Sur la route du Nord. Quito. Cayumbe. Ontavalo. Ibarra.

San Juan *époques des grandes fêtes indiennes à Ontavalo qui durent quinze jours sans aucune interruption d'ivresse.*

5 juillet.
sur la route, 1 heure de l'après-midi.

L'Équateur est immense. Qu'il le montre.
Les alentours de *Quito* ont un *je veux, je ne peux* d'arbustes, de taillis qui n'arrive qu'à gêner.
Mais le Nord, lui :
« Je suis nu, oui,
« Noir et vide, oui,
« Pas d'arbres, non,
« Pas d'eucalyptus, non,
« Quelques agaves plats, c'est tout,
« Immenses bosses, oui
« Et que celui qui n'est pas content s'en aille ailleurs. Voilà. »

LE LAC DE SAN PABLO

4 heures de l'après-midi.

Légères pourtant doivent être tes eaux.
Mais comme tu es sombre.

Les lacs d'ordinaire pourtant sont joie,
Portent barques et rires, s'entourent de maisonnettes.
Mais, toi, comme tu es sombre ;
A une hauteur de 1.200 mètres,
Là où si roses on s'imagine que devraient être les lacs qui réussissent.
Mais, tu es sombre, et même tu es bas.
Il t'écrase, l'*Imbabura*.
Il te domine, t'humilie.
Part immédiatement de ton bord, pour le haut, pour tellement plus haut,
Parce qu'il est une grande montagne,
(Sans compter qu'il est un grand volcan)
Il te dit : « Puits ! » il te dit « Orteil ! »
Il se colore au sommet, lui,
Ne te laisse que la mesure de son ombre.
Oh triste, oh sombre !
Oh ! lac, couleur d'anguille !

7 juillet, Ontavalo, et San Pedro.

Les Indiens, ici pas plus qu'ailleurs, malgré leurs danses, leurs saouleries, les tons vifs de leurs costumes, ne manifestent en physionomies, en gestes, joie aucune. Le Marquis de Wavrin, qui connaît l'Amérique, me dit alors : Seuls savent rire les

indiens qui n'ont pas connu l'oppression du blanc.

Samedi, retour.

L'Équateur est un pays qui montre de la terre.

Il n'y en a guère dont on pourrait dire autant.

Non. L'Europe a partout le petit rire de sang de ses maisons en brique, de ses toits, de ses tuiles.

Elle git de plus sous l'huile immense du vert végétal, intense, frais, allègre.

La terre de l'Équateur, elle, est brune ou noire, ou couleur de cuir. C'est la couleur de son paysage... et que rien ne s'en écarte !

Les maisons d'abord obéissent, de terre elles-mêmes et le toit est de paille brune.

Le maïs ensuite. Le maïs n'est pas comme le blé, ni comme la canne à sucre, le maïs est brun [1].

De loin, vous dites « Cette montagne est nue ». Elle n'est pas nue. Elle est couverte très serrée, de maïs. Cependant elle a l'air

1. Plus exactement il est brun ici les 2/3 de l'année.

de « l'exterminé par le feu ». On ne lui aurait laissé que du roussi et ras.

Puis il y a l'agave. Il sort de terre quelques grosses feuilles en forme de floraison, veineuses et livides, hautes comme un chien. C'est lui. L'Eucalyptus lèpreux ce n'est pas ça non plus qui rira, ni la couleur croûte de pain de l'Indien. Reste son poncho. Le poncho est le manteau de l'Indien. C'est à peu près carré. Il y a un trou pour la tête. Ce qui tombe alentour couvre le corps. Cette couverture est orange, ou rouge foncé ou bleue, ou violet, de couleur éclatante mais grave. C'est un triomphe certain mais calme, sans forfanterie, ni plaisanterie.

Et puis qu'est-ce que c'est que quelques triomphes d'un mètre carré dans un horizon qui ne se compte qu'en lieues ? Comme des intelligences de fourmis dans un verger. Elles ont beau être intelligentes, et travailleuses et porteuses, c'est le verger qu'on voit surtout. (Je parle pour ceux qui ne sont pas spécialistes de la fourmi).

Les Andes ! Les Andes ! Et l'on se met à rêver. Mais ça n'offre aucune résistance. Pas un roc. S'il arrivait quelque chose, qu'est-ce qui là-dedans tiendrait le coup ? Ça a l'air seulement amassé ; un approvi-

sionnement de terre, une réserve comme pour le cas où tout d'un coup on en manquerait. De l'accoudement, du repli, du bombé, de la surface à caresses, de l'ondulé, mais chaque ondulation a dans les 30 kilomètres, et il y en a couramment neuf ou dix dans un paysage.

Dans ce paysage elles ne sont pas tout.

Dans ce paysage l'homme n'est rien. Elles sont dix. Le nuage mille.

Le nuage équatorien n'a pas son pareil, le beau nuage équatorien ! Il gobe l'horizon presque entier et ne recule devant aucune forme. Et pour la couleur, si petit qu'il soit (et parfois vous en voyez un, plus petit qu'une gomme dans un pan de ciel, qui reste serré, et miroitant et caméléon à l'infini, indifférent à tous les vents, et comme à l'ancre, alors que tous les autres ont déjà été cravachés et culbutés au loin) et pour la couleur donc, il a toutes les teintes et tous les jus, et il défie qu'on vienne lui en remontrer, et défie tout nuage sur cette terre, et il n'excepte pas le nuage maritime le plus exceptionnel.

Tout d'un coup, on ne sait comment, vers les six heures du soir, fini. On n'en voit plus un. C'est ensuite un ciel d'étoiles, très

pur, dru, presque piquant d'étoiles et tellement plus immense que la terre...

L'étoile n'éclaire pas, mais à chaque œil tourné vers elle, elle envoie son rayon.

MORT D'UN CHEVAL

hacienda Guadelupe
vers Pelileo, Ambato, 6 heures du matin.
11 juillet.

A peine on venait de sortir
Tout à coup il est mort
Il a voulu sauter
Et il est mort
Moi j'allais devant
Je ne pouvais rien voir
Puis Gustave m'a rejoint.
« Et ton cheval ? » fis-je étonné
« Voilà — il explique — il voulut sauter
« Et tout d'un coup il est mort
« Je n'ai eu que le temps de me dégager. »
Ah !.....
Cependant on est pressé ; nous sommes attendus à l'étape
Il faut galoper, on arrive, voici le camion
Il faut repartir tout de suite

Gustave est embarrassé. Ce n'est pas sa faute.
Le cheval frémit d'abord. Tout aussitôt il tomba.
Nous assis à l'arrière, les jambes ballantes, en dehors
Le chemin prend de la hauteur
« Voyez cette tache, c'est lui
Là : Il est mort à la croix des deux chemins »
Le chemin prend de la hauteur.
Cependant un grand nuage descend vers la vallée,
Descend, est déjà sous nous,
Tout de suite se met au travail, avec tact,
Mais grandement,
Ensevelit le cheval mort,
Sous des hectares de blancheur, en hauteur comme en largeur
Et avec lui tous les chevaux encore vivants
Les poulains, les bœufs et les moutons de toutes races
Et l'hacienda jusqu'à ses bains et sa réserve d'eau-de-vie
Nous avons franchi un col,
Nous nous éloignons de plus en plus
C'est de l'autre côté, par là, que le cheval est mort.
Gustave ne sait pas s'il est mort les yeux ouverts ou fermés
Entr'ouverts, croit-il.
Troisième étape, et encore se presser, le train part.

Alors Gustave... *un gran caballito* dit-il et c'est tout.
(Ce qui dit à la fois un cheval de race, et un sacré bon petit cheval, et l'affection qu'il avait pour lui)
C'est bien ça, pense chacun et beaucoup plus, mais comment s'exprimer convenablement sur un cheval ?

Cheval couleur de blé, au panache de lait et de vent
Cheval, jamais tranquille, à la tête piochante de perpétuelle dénégation
De protestations, de refus d'obéissance, réitérées-malgré-tout-voilà
D'intentions de violence toutes prochaines non dissimulées-on-verra-bien
A l'affut activement du mystère de l'air
A la tête nageante dans celui-ci trop léger pour le soutenir
Constamment trahi par lui, nageant toujours.
Avec un aspect de courage si émouvant, tellement inutile.
Toi que même les autres chevaux
N'approchaient qu'avec un certain air
Un *gran caballito*, voilà, et il est mort.

LA COMMENCE LA FORÊT TROPICALE QUI S'ÉTEND JUSQU'A LA COTE DU PACIFIQUE

Dimanche 5 août.
au départ de Saloya.

L'arbre ici ne s'occupe pas de la terre
Il faut en sortir et vite
Il s'agit de s'élever car on étouffe
Et il part.
Ni branches, ni fleurs, ni pousses, rien qu'un tronc direct
Et s'il vient une branche elle se colle au tronc.
Et fait flèche avec lui.
Il s'élève donc
Le *Puma maki* s'élève,
L'*Arrayan* s'élève, la *Cascarilla* s'élève avec sa quinine
L'*Incienso* avec son encens, et le *Drago de sangre* avec son sang
Et le *Guarumo* qui arrive en haut tout blanc, ils s'élèvent
Et quand ils n'en peuvent plus,
Une fois arrivés à l'extrême bout de leur taille

Lorsqu'ils s'abandonnent enfin et se répandent en feuilles
Les voici tous, tous à peu près à la même hauteur
Et la forêt paraît unie.

Semblablement dans une course de cent mètres s'enlèvent d'un coup tous les coureurs, filent avec l'idée fixe d'arriver avant les autres, et voici l'arrivée, voici le grand champion, le grand applaudi, le recordman du monde, et il courut merveilleusement. Cependant vous écarquillez les yeux, vous êtes ébahi. Comment ? Comment ? A 1/4 de seconde près ils sont arrivés tous ensemble [1].

Vendredi, 10 fêtes nationales de l'Equateur.

Le lendemain l'auteur quoique cardiaque entreprend l'ascension de l'Atacatzko, 4.536 mètres, il ne mange plus, il est malade, et cependant, c'est lui qui l'a voulu.

15 heures.

Je l'ai proposé, on s'est décidé ; il est trop tard. mon cœur, pour parler ;

1. Même la fougère se rend compte qu'il lui faut changer son caractère, son goût d'épanchements et de pavanes ; elle se dresse et se serre.

Cela ne durera pas longtemps, on se fatiguera peu, je serai à cheval ;
Et c'est demain. Aujourd'hui est inoffensif.
Pourquoi dès maintenant te mets-tu à me réduire, à me pâlir ?
A faire le mignon, à te décourager, à m'affaiblir considérablement.
Je ne joue ni avec toi, ni avec moi, je vous connais tous deux.
Mais j'ai décidé de connaître le cratère de l'Atacatzho.

DANS LE CRATÈRE DE L'ATACATZHO
4.536 MÈTRES

Samedi 11 août.

Ah ! Ah !
Cratère ? ah !
On s'attendait à un peu plus de sérieux.....
Ah !.....

Nous rencontrerions volontiers un peu plus de sérieux.....
Cratère ? Vraiment ? Ah !.....
Nous avons coutume d'exiger un peu plus de sérieux.

Qu'est-ce que cette sorte de vallée riante ?
Que vient faire ce riant ici ?
Ces jardins japonais de plantes naines,
Cette sorte de gazon tondu (par la misère du climat, je sais, mais qu'importe ?)
Ce genre de bordure de parterre ? cette mousse ?
Et cette douceur d'intérieur, cet abri
Ce site pour pique-nique, ce printemps ?
On n'est pas venu chercher du printemps ici,
On est venu chercher du volcan.

Cependant souffle à l'extérieur un vent formidable et froid qui parle de grande altitude, et fait par une fenêtre qu'il y a dans la crête circulaire une irruption d'enragé, avec tous les bouts de nuage qu'il vient de trouver sur son parcours et que sans discontinuer il apporte au volcan.

Dimanche 12 août.

Décidément bizarre ce cœur. Je n'ai pas eu le mal de montagne, et pourtant une dizaine de médecins jusqu'à présent m'ont trouvé de l'insuffisance cardiaque. En reparler en Europe à mon retour.

Après-demain ascension du *Corazon*, 4.806 mètres, 270 mètres de plus. On verra

ce que ça donne, on pourrait peut-être aller ensuite au *Cotopaxi* (5.960 m.).

A PUEMBO

Mercredi 29 août, à 5 heures du soir.

Aujourd'hui se décide à Quito, si je reviens en Europe par l'Amazone ou non.

Descente du *Napo* en pirogue jusqu'à *Iquitos*, port péruvien sur l'Amazone. De là en bateau à travers le Brésil jusqu'à *Para*, port sur l'Atlantique.

Si oui, il me faudra partir dans trois semaines, car le voyage est long et d'une première partie peu sûre. Si cela se fait, cette note est bien stupide et en effet elle est peu spontanée, mais si cela ne se fait pas, elle au moins me restera.

*

Il me faudra partir bientôt.

le soir, 7 heures, à cheval.

Équateur, Équateur, j'ai pensé bien du mal de toi.

Toutefois quand on est près de s'en aller..... et revenant à cheval à l'Hacienda par un clair de lune comme je fais ce soir (ici les nuits sont toujours claires, sans chaleur, bonnes pour le voyage) avec le *Cotopaxi*, dans le dos, qui est rose, à six heures et demie et seulement une masse sombre à cette heure. Mais il y a des mois, que je ne le regarde plus.

Équateur, tu es tout de même un sacré pays, et puis qu'est-ce que je deviendrai moi ?

Je retourne à Paris et quand on revient à Paris sans le sou, on a beau faire le chemin par le Brésil et la forêt tropicale, on sent déjà les crampes de la misère, et on se tracasse malgré soi pour la chambre à punaises qu'il s'agira de trouver dans ce grand Paris, que l'on connaît, ah, oui que l'on connaît.

Ça, c'est la vérité à dire au moins une fois.

Jeudi, 6 septembre.

Il semble qu'on devrait savoir quelque chose au sujet de ce départ. Il semble que le *oui* ou le *non* soient des mots courts à

prononcer. Il semble qu'un voyage qui comporte 4 jours à pied, 6 à cheval, 30 en canoa, parmi des tribus encore sauvages, du paludisme, et des serpents, puis la traversée du Brésil et de l'Atlantique, il semble qu'on pourrait en préparer quelques petits détails, quoique je l'avoue, en 24 heures on puisse faire bien des choses.

Il semble, il semble, il semble...

Je ferai un jour le portrait de l'Équatorien.

Mercredi midi 12 Septembre.

On doit payer ce soir à 4 heures le chef des porteurs.

A 7 heures.

Ils sont venus à 5 heures de Quito ? Des nouvelles : Gustavo qu'on doit attendre pour faire avec lui les quatre premiers jours, eh bien, il faut l'attendre maintenant jusqu'au 25. Si encore le chef des porteurs avait été payé, qu'il y eût une chose faite, mais non. Il n'est venu qu'après, pour rencontrer ma tête en déconfiture.

Jeudi matin.

Maintenant ma conviction est faite. Ce voyage est une gaffe. Le voyage ne rend pas tant large que mondain, « au courant », gobeur de l'intéressant coté, primé, avec le stupide air de faire partie d'un jury de prix de beauté.

L'air débrouillard aussi. Ne vaut pas mieux. On trouve aussi bien sa vérité en regardant 48 heures une quelconque tapisserie de mur.

*
* *

SOUVENIRS

En ce temps-là, je me perdais à perte de vue dans cet horizon que tenaient deux bras.

(La veille du départ le voyageur regarde en arrière, c'est comme s'il perdait courage.)

Semblable à la nature, semblable à la nature, semblable à la nature,
A la nature, à la nature, à la nature,
Semblable au duvet,
Semblable à la pensée,
Et semblable aussi en quelque manière au Globe de la terre,
Semblable à l'erreur, à la douceur et à la cruauté
A ce qui n'est pas vrai, n'arrête pas, à la tête d'un clou enfoncé,
Au sommeil qui vous reprend d'autant plus qu'on s'est occupé ailleurs,
A une chanson en langue étrangère,
A une dent qui souffre et reste vigilante,
A l'Araucaria qui étend ses branches dans un patio,
Et qui forme son harmonie sans présenter ses comptes et ne fait pas le critique d'art,
A la poussière qu'il y a en été, à un malade qui tremble,
A l'œil qui perd une larme et se lave ainsi,
A des nuages qui se superposent, rétrécissent l'horizon mais font penser au ciel.
Aux lueurs d'une gare la nuit, quand on arrive, quand on ne sait pas s'il y a encore des trains.
Au mot Hindou, pour celui qui n'alla jamais où l'on en trouve dans toutes les rues,
A ce qu'on raconte de la mort,
A une voile dans le Pacifique,

A une poule sous une feuille de bananier, une après-midi qu'il pleut,
A la caresse d'une grande fatigue, à une promesse à longue échéance,
Au mouvement qu'il y a dans un nid de fourmis,
A une aile de condor quand l'autre aile est déjà au versant opposé de la montagne,
A des mélanges,
A la moelle en même temps qu'au mensonge,
A un jeune bambou en même temps qu'au tigre, qui écrase le jeune bambou.
Semblable à moi enfin,
Et plus encore à ce qui n'est pas moi.
By, toi qui étais ma By.....

Jeudi.

Remis au 25 le départ.

Jeudi midi

Remis au 28.

La grande lutte c'est avec le médecin de la famille. Il crie comme un sourd qu'il ne veut pas être responsable de ma mort... Ma santé chancelante dit-il, le foie, le cœur....

Naturellement, ça met tout le monde dans un malaise considérable.

Voilà que me revient ma sinusite. L'aile gauche de mon nez se gonfle comme si on avait glissé sous elle des formes semblables à des filets de harengs. Je m'entête à déclarer que ce n'est rien. J'apparais le matin avec un œil à demi fermé par l'inflammation.

Avec cela on nous donne le nom des derniers blancs noyés dans le *Napo*, et celui des tribus anthropophages (?) de la région.

Bien, mais quel soulagement quand on y sera. Ils sont tous devenus fous ici à cause de ce voyage.

Mercredi soir.

On part après-demain matin. On m'a cassé la dent qui me sinusitait. La moitié est restée dans la mâchoire, et comme on n'a pas de chien, c'est elle qui restera vigilante la nuit, et le jour elle m'empêchera de me laisser aller. Participation avec la nature, admiration coulante, n'y comptons pas. Elle ne laissera passer que le très bon, le solide. Il en sera de même d'ailleurs pour les ennuis et les dangers.

Tout de même il faut que je puisse la tenir en échec.

Elle est forte de sa poche à pus.
Bien, mais j'emporte un bistouri, moi.

Jeudi.

Départ de nos *Yumbos* demain avec nos bagages. (Yumbos : indiens de l'Orient).

Vendredi 11 heures.

Ils partent à midi et demi par le train d'Ambato.

Vendredi midi.

Leur départ remis à samedi.
Notre départ à nous remis à lundi matin à 8 heures en auto.

Vendredi 4 h. 1/2 soir.

Il se pourrait bien que jusqu'à présent ma vie ait pas mal manqué de courage.

Manqué, et peut-être le courage m'était condition d'existence, et peut-être par ce fait, je gardais toujours cette sensation d'inemploi, qu'on appelle encore disponibilité.....

Manqué d'occasions adéquates surtout.....

Manqué de la compréhension du courage, et d'estime pour cet élément.

Samedi 23 septembre midi.

Départ des Yumbos remis à lundi midi 1er octobre.

Samedi 13 heures.

Départ des Yumbos lundi matin en camion avec les bagages.

Une résolution une fois exprimée en paroles devant témoins, beaucoup de Français se sentent obligés d'agir suivant le dit.

L'Équatorien n'est point ainsi. Il a dit demain, eh bien ce sera après-demain ; vous l'attendez le surlendemain ah, non, fini, plutôt autre chose, ou plus rien du tout, *il a changé d'idée.*

Il ne met pas la parole à part dans le solennel.

Non ! il change d'idée, il change de parole, c'est tout un.

Ceci est la cause de nos nombreux retards, et de mon malaise depuis des mois.

Quito 1er octobre.

Départ.
Arrivée à Guadalupe

2 octobre.

Bagages pas arrivés
Manqué le seul train de la semaine.

3 octobre.

Arrivée des bagages à dos de mulets.

4 octobre.

Recherche de porteurs.
Pas de porteurs.

5 octobre.

Trouvé quelques mulets pour aller jusqu'à Méra.

6 octobre.

Départ pour Méra.
Nous sommes quatre et un guide jusqu'à Méra.
Nous sommes trois jusqu'à Napo.

Deux au delà : A. de Monlezun et moi. Gustave nous quitte au Napo.

Première étape. Guadalupe. Banos. La Providencia.

Chemin constamment bordé de précipices à droite et tellement étroit qu'il faut à chaque instant enlever le pied de l'étrier et soulever la jambe pour qu'elle ne soit pas écrasée contre un arbre ou un rocher ; car le cheval voyant le précipice à droite se pousse toujours le plus qu'il peut contre la montagne. Nous craignons pour les mulets. Ils portent une charge double ; ça accroche facilement.

Deuxième étape. Le lendemain La Providencia à Méra.

Il y avait à ce moment-là dans cette région un oiseau déboucheur de bouteilles. Son chant n'est pas bien long. D'abord un son de préparation, puis, rrap... vous faisait sauter le bouchon de la bouteille et le liquide se répandait en bourdonnant. Ce qui était surtout bien imité, c'était l'arrachement du bouchon ; on sentait le vide après, et l'air qui rentrait par le goulot. J'essayais de ne pas y faire attention. Mais en vain.

Cette forêt où pétait de tous côtés le champagne était étonnante.

Méra.

Arrivée midi
Pas de porteurs.
Partons le lendemain pour Satzayacu (4 jours à pied sans chemin) de là on enverra des porteurs.

Le lendemain.

Départ.
Alfred Morten... nous avait toujours dit : « Ah ! Ah ! Ah ! Vous verrez, vous ne ferez pas un jour à pied, vous rebrousserez chemin ; ce n'est pas pour vous, çà, de la boue jusqu'au ventre. »
Il était un peu derrière à cheval. Il avait voulu nous accompagner jusqu'au premier gué. Mais il est tombé dans la boue. Nous, on a continué. C'est tout ce qu'on a jamais su de lui.

*
* *

Un Hollandais, colon de Napo, nous précède avec de nombreux bagages. Il a eu une

malle écrasée et ouverte sous un arbre qui tombait. C'est alors qu'on a vu qu'il emportait son smoking. S'il vente un peu plus on sera obligé de s'arrêter. Trop dangereux, disent les Yumbos, trop d'arbres morts.

Ce qu'il nous faudrait surtout c'est de l'alcool. Mais la caisse à liqueurs est à Méra avec le restant de nos bagages.

*
* *

Pendant ces quatre jours A. et moi, nous nous regardions à la dérobée. Est-ce qu'il va tenir bon ? pensait l'un de l'autre.

Tenir bon, je le voyais marcher avec cette idée. Une fixité intérieure était dans tous ses pas. Il avait l'apparence étonnante d'un prophète. Je ne lui ai jamais revu cette expression en dehors de ces quatre jours. Dans toute sa vie il ne l'aura peut-être jamais plus.

Arrivée Satzayacu.

MÉRA-SATZAYACU (NAPO)

16 octobre.

Cette étape se fait dans le désert.
Ce désert est une forêt.

Quatre jours de racine et de boues.
Ni oiseau, ni serpents, ni moustiques.
Et la terre est froide et marais partout.
Et cependant c'est la forêt tropicale.
Suffit de voir son faste, sa noce, son allure de muqueuse.
Mais celle-ci ressemble surtout à un écoulement.

Il n'y a pas de chemin et l'on va à pied,
Berné le pied ! berné ! bafoué !
Le sol mou s'en fout, ne dit ni oui, ni non,
gargouille grassement,
Vous reçoit jusqu'à la taille.
Berné ! Berné ! ridiculisé !
Les racines vous écorchent,
Assomment et cassent l'orteil
Ou, montez ; gluantes, vous glissent, vous bousculent
Vous culbutent, vous éliminent,
Et vous perdent dans un de ces infinis trous infects,
Qui forment le plancher de la forêt.
De plus moi, je suis sensible au froid.
La nuit j'avais de grands frissons.
Je croyais que c'était le paludisme.

Satzayacu. A la cabane de Chaves.

On nous a donné une pièce à G. A. et moi. *Chaves* est aimé des Indiens. Tous ceux qui

passent dans les environs montent à sa cabane et viennent lui serrer la main eux et leur femme.

Quand vous engagez des Indiens comme rameurs, d'abord ils vous donnent la main puis on traite.

La jeune Indienne qui s'occupe du ménage de Chaves, va souvent chercher de l'eau à la rivière.

Quand elle en revient elle sait que je suis là à la regarder. Elle tourne la tête de mon côté, crache vivement et sourit. Il y a je ne sais quelle santé et quelle joie dans ce geste. C'est aussi comme un salut. Alors je cracherais volontiers moi-même. Mais... je crache si médiocrement.

Elle s'est approchée un jour. Je lui ai demandé qu'elle se tatoue. Elle a bien voulu. Elle riait beaucoup et me regardait comme qui contente un enfant.

Elle est partie tout d'un coup. Les Indiens sont extrêmement jaloux.

Premier voyage en pirogue.

On nous prêta pour aller au Napo la pirogue et les hommes de la ferme des *Salvador*. Les *bogas* (rameurs) étaient de beaux hommes

mais de médiocres bogas. Ils hésitaient constamment sur le bras de la rivière qu'il fallait prendre.

A un tournant, le popero (l'homme de poupe) tomba à l'eau. On ne s'en aperçut que bien plus tard. On lui demandait : « A gauche ou à droite ? » Mais sa tête était à quatre cents mètres derrière et seule hors de l'eau.

La rivière était basse. Parfois on s'arrêtait brusquement comme saisi par une main.

Au passage des rapides (et sur le Satzayacu il y en a tous les trois cents mètres) le canoa glissait sur le fond comme un homme qui tombe d'un escalier, étendu sur le dos. Les vagues, petites mais furieuses en éclatant contre les bords, nous mouillaient complètement.

Le *Chuntunyacu.* en se jetant dans le *Satzayacu* forme le Napo. Il s'y jette comme un furieux et son courant le traverse de part en part. Les deux rivières luttent. Toute la surface de l'eau est taillée de vagues, on se croit venus à la mer. Si tôt formé, le Napo tombe.

On entra dans le courant comme dans un engrenage. Sa brusquerie me renversa sur le dos comme je tendais à G. son kodak. Couché

dans le fond de la piroque j'aurais juré qu'elle *ondulait.*

Aussitôt dépassée la Jonction, il fallut écoper vivement, car on était au ras de l'eau.

Le village Napo est à un quart d'heure de là.

Puerto Napo (*Port Napo*) *Dimanche.*

Nous arrivâmes pour la première fois à Puerto Napo dans l'après-midi. Nous comptâmes sept cabanes. Des pirogues il y en avait un peu plus. Une douzaine. L'habitation la plus large portait une grande inscription : *Jefatura politica.*

Le préfet nous reçut. Après avoir pris connaissance de la lettre du ministre que nous lui apportions, il fit débarrasser de sacs de je ne sais quoi une pièce où nous allions dormir. Nous restâmes avec lui dans une autre ouverte de toutes parts. Un vampire volait entre le toit et nous. Il y avait un phonographe. On le remontait et le rechargeait pour nous sans discontinuer même pendant le repas. Je me demandais ce que je faisais là. L'air devenait opaque. Ce phonographe four-

nissait de femmes blanches le préfet et les deux colons hollandais. On sentait qu'ils les faisaient venir. Mais pourquoi ne retournaient-ils pas à la capitale, alors, s'ils aimaient tant les femmes ?

Nous nous excusâmes bientôt. Le phonographe se tut, et immédiatement la brousse rappliqua de tous côtés. Dans le bas, le fleuve soufflait : Une crue pour demain.

Nous entrâmes dans la pièce qui nous avait été préparée. Machinalement, avant de se déshabiller, on sortit ses lampes de poche et l'on éclaira les parois. Ceci fait, moi j'allumai une cigarette. « Ah ! quelle histoire », cria A., et G., je crois, a dû rire ; son rire est jeune et va bien partout.

Puis nous regardâmes la situation en face : Il y avait là quelque chose comme deux ou trois cents araignées, grosses comme des paquets de caporal et velues, chacune sur son trou d'ombre. Ce relief se mouvait très peu.

A. suppliait qu'on laissât les bougies allumées toute la nuit (A. est casse-cou, mais les petites bêtes, il n'aime pas ça du tout).

G. et moi sortîmes les machettes et nous mîmes à taper dans le tas. Des deux, trois

pattes par ci, des quatre, cinq pattes par là, des têtes, des morceaux gluants tombaient partout. Des abdomens sanglants se retiraient avec peine derrière les bambous. Parfois pour les araignées qui étaient au plafond, il fallait saisir la machette à deux mains (car la machette est lourde, longue comme un sabre, mais plus large et plus épaisse) l'un éclaire, l'autre tape, et son coup est fort. (Il le faut, car le bambou cède et se recule avec l'araignée). Des coups à fendre la tête d'un singe et toutes les araignées tremblent. Mais s'en aller, non ! elles ne partent que blessées.

Il fallait aussi prendre garde qu'une fois touchées elles ne vous tombent dans la manche. Les lits, A. les inspectait constamment. Après deux heures, presque toutes les araignées étaient passées à l'extérieur, les unes mourantes, les autres... A. s'inquiétait des autres. Mais G. et moi étions pleins d'entrain.

* * *

Le préfet nous dit que l'on ne trouve de canots à vapeur à Rocafuerti que pendant la

récolte du riz. Il ignore si c'est l'époque de la récolte en ce moment.

Napo-Téna, à cheval.

Il y a là un évêque italien : un bon commerçant.

Nous avons un Père un peu vagabond, dit-il, vous le rencontrerez peut-être au cours de votre voyage. Il en parle d'un air gêné. Visiblement il ne l'absout pas

Mais moi je le connais, ce missionnaire. Il fait dix jours par n'importe quel temps pour aller soigner un Indien. Alors, je dis bêtement à l'évêque : « Monseigneur, Jésus en a absous tant d'autres. Ceux qu'il ne pouvait pas sentir, c'était surtout les sépulcres blanchis. »

Il tombe un grand froid. L'évêque est dur d'oreilles, d'autre part j'ai parlé pour qu'il entende. Mais son perroquet insiste rageusement pour lui : « Que ? que ? que dice ? » (quoi, quoi, que dites-vous ?)

Sans G. qui vint prendre un film avec un Pathé baby je ne sais comment cela finissait.

*
* *

Les missionnaires brésiliens ne sont sûrement pas les meilleurs. A l'un, dont les rela-

tions avec les femmes étaient bien connues, on disait : « Mais enfin, mon père, ce n'est pas fort ecclésiastique ce que vous faites là. » Oh ! répondit-il avec un bon sourire, il faut bien des baptêmes...

D'autre part, il n'y a pas de peuple aussi difficile à convertir à la religion chrétienne que les Indiens. Le Christ, ce n'est pas pour eux l'idéal, c'est bien, mais ça ne les comble pas. Ils ne voient pas, m'a-t-il semblé, dans la bonté, une qualité de premier plan. Surtout, ils sont très loin du Juif.

Retour à Satzayacu.

Crue. — On remonte le courant avec difficulté. Douze heures pour faire 40 kilomètres.

Recherche des porteurs pour aller chercher nos bagages restés en arrière, il en faut quatorze.

Il en vient sept.

Il y en a encore cinq de l'autre côté de la rivière.

Il en manque donc deux.

Quelles caisses allons-nous sacrifier ?

Aujourd'hui, départ annoncé des Indiens.

A huit heures, ils sont toujours là. Il pleut. Quand il a plu à six heures du matin, l'In-

dien ne part pas, ça porte malheur. Or il pleut environ dix-huit heures par jour.

Lendemain : Dimanche.

Dimanche est un mauvais jour. Le jour des Blancs. Porte malheur. Ne partent pas.

Lundi, partent enfin.

Huit jours après, retour de trois porteurs seulement ; une heure après, quatre autres. Ils disent que les suivants ne seront là que le lendemain.

Le lendemain, encore trois porteurs. Manquent deux. Arrivent le soir.

*
* *

Nos rameurs pour le Napo arrivent. Six bagues à chacun et deux pour la femme ; puis les quelques mètres de toile qu'il faut à chacun pour se ceindre les reins et 20 billets de un sucre (5 francs). L'Indien ne connaît que le billet de 1 sucre. Un billet de 100 sucres, à la rigueur il le prendra pour deux sucres. C'est la quantité de papier qui compte ; aussi faut-il des sacs pour mettre son argent.

L'unité monétaire : le pagne de toile et le billet de 1 sucre.

Ils ne parlent que le Quichua. Je sais quelques mots, pas grand'chose.

Départ le lendemain.

Premier jour de Pirogue.
22 octobre, Satzayacu.
Napo. Vargas Torres.

Pirogue trop petite et mobile. Plusieurs fois manque se coucher sur l'eau.

A Napo, le préfet nous en fait donner une autre, plus grande, qui vient d'arriver de Rocafuerte.

A. mon compagnon, qui ne veut pas perdre de temps dit que ce n'est pas la peine. Le préfet insiste, insiste avec une sorte de peur bizarre.

Bien, nous acceptons. On le voit soulagé. Moi, je le regardais assez froidement. Dans la peur de ses yeux il y avait surtout le ministre. Le ministre était là, levait le doigt, et disait : Préfet de Napo, révoqué !

Latas.

Les rapides réputés les plus dangereux. Nous devons du reste débarquer et haler la pirogue.

Jusqu'ici il fallait souhaiter « pas de crue ».

Le fleuve devient plus lent et profond, il faut souhaiter des crues.

Vargas Torres.

L'administrateur, un grand fiévreux. Gestes vifs mais tremblants, on sent qu'il se tient à quatre pour ne pas devenir fou. Nous lui offrons du whisky. On dîne. Le voilà qui se met à parler de plus en plus vite. Il expulse ses mots. « Il va battre son record, tu vas voir, me dit A. » Les mots partent et partent. Depuis longtemps je n'y comprends plus rien. Parfois il rit, et les éclats de son rire sont si rapides qu'on croit assister à un numéro de cirque.

Nous lui laissons deux tubes de quinine, avant de partir.

Il nous dit que à Rocafuerte, nous trouverons tout ce que nous voudrons. Il n'y est jamais allé.

Le lendemain.

Cette étape est longue, les Indiens devaient nous prendre à cinq heures du matin. Mais il pleut.

Départ huit heures.

Pour passer le temps je vais à l'étable. J'y trouve des oiseaux fort gracieux. De très hautes pattes, comme les flamants, et roses, les ailes gris tendre ; en tout ils sont grands comme des pigeons. J'en voudrais bien, mais privés de liberté, ils meurent.

— Abordez, allez nous chercher des feuilles de bananiers, il y en a là sur la rive droite.

Il pleuvait à torrents depuis deux heures.

Non, ils ne veulent pas. Rive droite, rive de los *infieles* (des infidèles) c'est comme ça qu'ils appellent les *Jivaros*. Les *Jivaros* vivent nus et attaquent à la lance tout ce qui n'est pas Jivaro et le tuent, hormis les femmes. Les femmes, ça peut servir.

Rarement ils viennent sur la rive gauche. Ils traversent alors le fleuve à la nage avec leurs lances, car ils ne possèdent pas de pirogues. Ils vivent sur le territoire compris entre le *Napo* (rive droite donc) et le *Pastaza*.

Bien, mais nous sommes mouillés, il y a là de bonnes feuilles qui nous feront un très bon abri. Qu'on aille s'en procurer.

Nous nous fâchons, rien n'y fait.

On leur fait boire de l'eau de vie, ça va mieux. Mais pendant la cueillette, il faut encore que nous soyons avec la carabine et

les deux revolvers braqués sur le grand rideau de la forêt.

Mais après tout, dis-je à A., s'ils venaient là, les Jivaros, qu'est-ce qu'on ferait ?

— Moi, répond-il, c'est bien simple. Cinq balles pour eux et la sixième pour moi (et il est l'homme de son dire). Je ne tiens pas à servir d'expérience amusante à ces gens-là. Je m'en méfie.

Et moi... Eh bien, ce mot d'expérience m'a fait réfléchir. C'en serait une pour moi aussi de vivre avec des sauvages et pas nécessairement celle à laquelle il pense. Je crois décidément que j'essayerais de vivre avec eux.

Arrivée à Arménia.

Hacienda de *don Nicolas Torres*. Le roi de la contrée. Mais il est accablé. Son fils vient de mourir des fièvres.

Après le repas, on m'appelle dans la pièce voisine. Il y a là un vieillard à l'agonie. Un chanteur italien. Il est tout heureux de parler français. Mais il râle plus qu'il ne parle. On lui rallume à chaque instant sa cigarette qui répand une odeur d'église. Nous lui avons apporté de la valériane et un flacon d'éther. Il l'a pris et l'a regardé de très près.

On nous dit qu'il y aura un canot à moteur à Rocafuerte dans 25 jours.

Troisième jour de Pirogue.

Nous avions fourni un gros effort, ayant pagayé depuis 4 heures du matin, pour arriver à la cabane de *Ribadeneira* qui est la seule sur tout le trajet.

La nuit était tombée depuis deux heures quand nous abordâmes. Il fallut entrer dans un marais pour atteindre l'habitation.

On demande à loger.

« Oui. »

Mais R. paraissait embarrassé.

Notre Indien se mit à faire cuire des œufs de tortues. Lorsqu'ils furent dans notre assiette avec les bananes frites, alors seulement Ribadeneira se décida à parler.

Mieux valait que nous nous réembarquions. Quelque chose comme le *vomito-negro* sévissait ici, vous tuait en trois heures. Il avait passé sa journée à enterrer ses Indiens : quatorze.

« Si Senor », s'écrièrent les rescapés, quatre ou cinq têtes blanches qui se penchèrent sur nous d'une sorte de grenier.

« Ils ne pouvaient donc pas attendre que nous ayons mangé ! » me dit A.

Profondément vrai. Manger n'est pas une chose si naturelle. Il faut au préalable se trouver dans un état général optimiste.

J'allai donc me coucher. Moi j'ai surtout besoin de méditation.

*
* *

Ribadenéira dit qu'il y a une chaloupe dans huit jours à *Rocafuerte*, partant pour *Iquitos*. On lui a commandé des sacs de riz pour cette date.

Lendemain matin, départ.

Quatrième jour de Pirogue.

Mort d'un singe.

Il nous regardait. J'épaulai. « A la tête ! » cria l'Indien. Mais le regard me gênait. J'envoyais la balle dans la poitrine. Il eut un cri épouvantable et douloureux de femme. Il n'était pourtant pas très grand. Puis il tomba sur la branche inférieure. Il paraissait danser. Mais il était mort. Il fallut aller lui desserrer la main. Notre Indien l'emporta dans

ses bras vers la pirogue. On avait l'air de voleurs.

Nous repartîmes et le couchâmes sur des feuilles de bananiers. Parfois je les écartais. Il avait toujours son air observateur et de bonne compagnie.

Quand on débarqua, il était encore chaud. Le soleil avait été fort toute la journée.

Cinquième jour de Pirogue.

Arrivée à la ferme de Victoria.

En montant sur le toit on peut voir *Rocafuerte* et en face la garnison péruvienne de *Pantoja.*

* * *

Le fermier dit qu'il n'y a pas de chaloupe à Rocafuerte, que du reste s'il y en a une qui vient, on l'entend d'ici, il nous invite à rester. C'est le seul endroit, dit-il, de la région, où il n'y ait pas de paludisme.

Le lendemain.

Un peu avant le départ, une petite fille de 12-13 ans, habillée de rose et l'air très sérieux,

me regarde plier mon lit et le donner à l'Indien.

— Petite fille, je ne t'ai pas vue hier. Où étais-tu ?

— Dans la maison.

— Pourquoi n'es-tu pas venue, jolie petite fille ?

Alors, elle s'est approchée, et m'a montré la paume de sa main.

— Ah !

La paume blanche : paludisme ; elle a dû avoir une crise hier. C'est pourquoi elle était si sérieuse et d'ailleurs si pâle.

— Tu n'as jamais eu le Paludisme, toi ? me dit-elle.

— Non, dis-je, avec douceur, mais cela viendra sûrement.

On m'appelait.

— J'irai bientôt aussi à *Iquitos*, dit-elle encore.

Le courant au sortir de *Victoria* est violent, et nous enleva tout de suite.

* * *

Il y a cinq ans, ce fermier fut interné dans un camp de lépreux. Il parvint à s'échapper. Rôdant à la lisière de sa propriété, il rencontre

un de ses Indiens en parfaite santé. Or ils avaient été autrefois ensemble lépreux et internés.

— C'est un serpent qui m'a piqué, explique l'Indien. Après une forte fièvre, je me suis guéri rapidement.

Les voilà qui cherchent des serpents de cette espèce.

C'est fait. Mais le serpent ne veut pas le mordre. Il fallut qu'il lui donnât des coups de pieds sur la tête.

A ROCAFUERTE SUR L'AGUARICO-FRONTIÈRE DU PÉROU ET DE L'ÉQUATEUR

Saturé de quinine, de chaleur, de balancement de pirogue, de l'épais foliacé infini de la forêt amazonienne, de l'immense nappe derrière et devant nous, devant nous surtout de paludisme, ce n'est rien, mais de fièvre jaune, et il faut continuer et avancer encore là-dedans treize jours, la tête caverneuse, le cœur collant et l'estomac, les poumons plats.

Ah! Ah!

L'auteur ayant parcouru 527 kilomètres en canoa imaginait à Rocafuerte trouver une chaloupe à vapeur, mais elle ne part que dans un mois, il continuera donc à descendre le Napo, jusqu'à arriver à l'Amazone, parcourant quelque 1.400 kilométres en canoa, calé sous un pamakari qui est un toit de feuilles arqué, qui descend jusqu'au bord, cercueil à 38° de chaleur, n'y ayant que des sacs de riz où l'on bute, et ni se peut lire ni rien, on est couché tout plat, et un sale juif brésilien s'est chargé de nous conduire à destination. Ça sera fameux ! De plus l'auteur a les pieds et la jambe gauche qui commencent à prendre vilain aspect de décomposé. Sa dose de caféispirine est déjà de 6 comprimés par jour, il souffre et marche difficilement. C'est une maladie du pays, plus il se soigne, ça empire. Ça vient de *l'issang*. On prendrait ça aussi pour de la lèpre.

Samedi 3 novembre en pirogue souffrant et sans doute avec fièvre.

Prêtez-moi de la grandeur,
Prêtez-moi de la grandeur,
Prêtez-moi de la lenteur,

Prêtez-moi de la lenteur,
Prêtez-moi tout,
Et prêtez-vous à moi,
Et prêtez encore,
Et tout de même ça ne suffira pas.

Le désespoir est doux,
Doux jusqu'au vomissement.
Et j'ai peur, peur.
Quand la moelle elle-même se met à trembler,
Oh ! j'ai peur, j'ai peur
Je n'y suis plus, je n'y suis presque plus.

Oh, mon ami,
Je m'accroche à ton souvenir,
A ta haute stature,
Je m'accroche mais je tombe,
Je me lâche.
Je n'étais donc pas tellement moi-même qu'on me l'avait dit.
Je vis à la renverse.
Encore un jour ? encore deux ?
Et Iquitos d'ici est encore à 12 jours.

*

Obligés hier par une nuit soudaine à nous amarrer à une *playa* (île de sable dans le fleuve) en pleine tempête, par une pluie

torrentielle, par une crue qui montait rapide, éboulait sans cesse la playa, dont des paquets de terre croulaient en nous éclaboussant, qui menaçait de disparaître toute ; sans lumière, quasi sans armes ; dans le *péril de la boa*,[1] la boa s'élève sur l'eau, entre dans le tunnel du pamakari (où nous tâchions de dormir sur des sacs de riz, bien tassés, durs comme pierre) la boa entre, prend du mangeable, le roule, s'en retourne à l'eau avec ; dans le péril d'être emportés tout d'un coup et charriés contre un arbre mort comme il y en a tant sur le Napo, immenses, brandissant un tas de branches lisses, et rugissant en travers du courant ; dans celui d'être jetés à la forêt qui fourmille de *tigrillos* et de tigres, de serpents, de la *vibora chuchupi* surtout, qui ne sort que la nuit, la plus terrible, grosse comme le bras, caquète comme la poule, le jour mise dans un trou qu'elle se fait, mais si le loisir lui a manqué de faire son trou avant la fin de la nuit elle reste alors le jour suivant

1. L'espagnol dit *la* boa, le Français *le* boa. On sent tout de suite qui des deux a raison.

Dans l'Aguarico, tout le monde m'avait certifié le cas d'un de leurs compatriotes enlevé par les boas, mais ces incidents sont rares.

là où elle se trouve, accumulés ses anneaux les uns sur les autres, et dormant ; dans le péril d'un plus grand empoisonneur encore, le *chuchora machacu*, insecte baudruche, qui a la forme — c'est saisissant — de la tête de l'hippopotame (et tout à fait en arrière sont des petits yeux noirs insignifiants), à moitié aveugle, qui vole la lancette en avant, qui la plante à fond, tout droit où il rencontre de la résistance, s'y empale et y injecte un liquide qui ne pardonne pas.

Au milieu des cinglants sifflements policiers des perroquets, *loras* et *guacamayos*, dans les hans! hans! puissants, partout, pleins de vent, (avec des sons surhumains comme a le bronze) des *cotos*, grands singes noirs, le *macho* pelote la *hembra* en gueulant, explique l'Indien.

Ah! ah! enfin! cela rompait la monotonie de la journée de canoa qui est inimaginable. Il s'agit d'un canoa *embalsada*, c'est-à-dire flanqué de flotteurs, deux troncs énormes pour aider à supporter le chargement, mais lourd à proportion. A peine si on manœuvre, on suit le courant, comme il est, ni plus vite, ni plus lentement, et où il va, tantôt à gauche, tantôt à droite,

de ce fleuve qui a souvent dans les trois kilomètres de largeur.

2 novembre.

On n'arrivera jamais avec cette pirogue, ça n'avance pas. Avec ces troncs d'arbres sur les côtés, c'est impossible.

Soir. Arrivée à la cabane d'un Péruvien.

— Ah quel malheur, me dit-il tout d'un coup, que Christophe Colomb ait découvert l'Amérique. Après sont venus des tas d'Espagnols. Les Allemands ça aurait été mieux gente trabajadora [1]. Par courtoisie il ajoute : ou des Français.

Il avait pourtant le pur type castillan.

Sa définition de l'Espagnol : joueur, querelleur, et voleur.

Peu après il me gagna tout mon argent péruvien au pocker. Il se prit aussi de querelle avec le juif. Un tiers seulement d'Espagnol lui manquait donc, car il ne nous vola rien.

*
* *

Malgré la lanterne en veilleuse, les vampires volent autour de nous.

1. Des travailleurs.

Je ne sais pourquoi je me lève tout d'un coup et j'allume mon everready. Je me recouche. Un peu plus tard je me relève encore. Il me semble qu'il pleut, mes draps sont rouges de sang à hauteur de mes genoux. Des gouttes de sang tombent du hamac placé au-dessus de moi.

Ça, c'est le danger des vampires, ils vous sucent sans que vous le sentiez, par on ne sait trop quelle anesthésie, tout en battant des ailes, et une fois repus, ils s'en vont, mais vous continuez à saigner.

On bande le pied du gamin puis on l'enveloppe tout entier dans ses draps. Et défense de bouger.

Quand on a été piqué une fois, ils vous reconnaissent entre tous et c'est vous qu'ils veulent.

Le bétail qu'on a laissé dehors se réveille souvent le matin anémié et saoul sur des pattes incertaines.

Jonction du Curare et du Napo
2da. guarnicion peruana.

Une Palisada.

Nous vîmes de loin et entendîmes les grands arbres morts couchés dans le fleuve, mais un

courant violent nous poussait. On en évita quelques-uns. On en frôlait d'autres. Il y en avait sur toute la largeur de ce bras du Napo et sur une longueur d'au moins 100 mètres. Enfin on vit celui qui nous attraperait. Il avait l'air d'être sorti de l'eau au dernier moment. Il fit sauter en l'air le tronc d'arbre qui nous soutenait à gauche. Un sac de riz tomba dans le fleuve, la dame-jeanne d'eau-de-vie se cassa, et la *tartaruga* (une de ces grosses tortues de 80 kilogs) qui était sur le dos, se redressa et me mordit le soulier. La pirogue pencha. On coulait, (Sans les deux troncs d'arbre qui la soutenaient à droite et à gauche, la pirogue, par le seul poids de sa cargaison devait aller au fond.) quand par miracle le tronc d'arbre en retombant se recoinça dans la traverse qui le liait au voisin.

On penchait toujours fort à gauche, la tortue donnait de gros coups de pattes partout, éventrait les sacs, d'où leur riz venait comme du lait. On put atterrir cinq minutes plus tard.

Arrivée à la ferme de M.
On y rencontre un Colombien.

C. — Depuis combien de jours êtes-vous avec ce bandit de juif ?

Moi. — Douze jours.

C. — Vous faites de courtes journées, alors ?

Moi. — Non des journées de 14 heures, mais la pirogue n'avance pas.

C. — Alors il vous faudra encore 4 ou 5 jours pour arriver à *Mazan*.

Moi. — Le juif dit deux jours.

C. — Impossible, au minimum quatre. Car il doit faire des détours. Chargé comme il est, il ne peut aller dans le courant.

Moi. — Ah !

C. — Si moi j'avais ma pirogue et mes hommes ici, je vous conduirais en un jour. De là vous avez un demi-jour jusqu'à Iquitos.

A. me regarde. Iquitos dans deux jours ! Il est couvert de boutons de la tête aux pieds. Ça lui est venu tout d'un coup. Il aimerait autant se trouver sous l'œil d'un médecin. Moi : « D'accord ».

Moi. — Où sont votre pirogue et vos hommes ?

C. — A vingt kilomètres d'ici, sur le chemin d'ailleurs de Mazan.

Moi. — Vous ne pourriez pas aller les chercher ?

C. à V. — Avez-vous une pirogue ici ?

V. — Non.

C. à Z. — Avez-vous une pirogue ?

Z. — Non, mais allez voir D. ; il en a une.

11 heures du soir.

C. — J'ai une pirogue.

Moi. — Très bien ! à demain. A quelle heure ?

C. — Dans trois heures. Les hommes partent pour le travail à six heures. Il faut que nous soyons chez moi avant. Soyez prêts pour deux heures du matin.

Moi. — Bien.

Minuit et demi.

Le bétail beugle et semble se rapprocher de la ferme. La nuit est claire. Tout à coup deux coups de feu. Un peu après un homme se rapproche, il vient de tuer un tigre. Son fils là-bas est resté à le découper. Quant à lui il apporte les dents pour prouver son dire. Le tigre a eu la mâchoire fracassée, il n'a eu qu'à ramasser les dents qui tombaient de la gueule. Les voilà.

2 heures du matin.

On retire nos bagages de la pirogue du juif pour les mettre dans l'autre. Il fait froid. Le ciel se couvre petit à petit.

— Vous croyez que ce ne sera pas un orage?

Est-ce que ce n'est pas un orage qui se prépare ?

Je demande ça à chaque instant. Car on n'a pas de pamakari et nulle part où se réfugier. D'autre part les vagues seraient trop hautes pour notre pirogue qui est très petite. Le ciel ne se découvre pas mais ne se couvre pas davantage. Ça ira. Il y a quelques étoiles. Un grand murmure qui ressemble à du silence. La rame avec régularité entre dans l'eau et boit.

Le Napo se partage en trois grandes avenues. Elles sont égales et majestueuses et parfaitement droites pendant des heures et larges de peut-être un demi-kilomètre. On a l'impression qu'on va rencontrer une immense grille ou le Jugement Dernier.

Arrivée à 5 h. 3/4 du matin.

Départ à 7 heures du matin.

Arrivée à 7 heures du soir à *Mazan*.

Mazan.

Le confluent du Napo et de l'Amazone est à une journée au-delà. Mais il y a un raccourci par la forêt qui permet à pied d'atteindre un bras de l'Amazone en une heure. Il reste alors une journée à faire pour remonter le fleuve jusqu'à Iquitos.

Moi. — Peut-on avoir quatre porteurs pour demain ? et une pirogue pour Iquitos ?

X. — Oui.

*
* *

Nous sommes André et moi des voyageurs bien drôles. Le paludisme..., zut. Ce que nous voulons, c'est dormir tout simplement. Nos moustiquaires sont trop petits. On y étouffe, nous ne les avons jamais utilisés. Mais ici, il y a décidément trop de moustiques. Nuit blanche.

Lendemain à 7 heures du matin.

Nous. — Nos hommes sont prêts ?

X. — On va voir.

Nous. — Eh bien ?

X. — Non. Impossible. Il n'y a pas de pirogue de l'autre côté. Notre fils en revient à l'instant.

Nous. — N'importe. Nous partons. Peut-être trouverons-nous un canoa de l'autre côté.

X. — Non, c'est dimanche, ils sont tous sortis.

Nous. — Tant pis. On attendra de l'autre côté.

A. et moi avons ce principe auquel nous tenons dur comme fer et qui est tout ce que nous prétendons savoir de la région : c'est que, quand il y a moyen, il faut toujours aller à l'étape suivante, si inutile que cela paraisse, et ne jamais attendre sur place.

Nous voyant obstinés, ils se mettent à chercher une pirogue en amont et nous partons pour l'autre côté. Vers dix heures, la pirogue est là.

9 heures. Arrivée à Iquitos.

Nous arrivâmes la nuit à Iquitos. Le courant était si fort que, quoique ramant à pleine main, on restait sur place. On dut serrer la rive de très près.

C'était plein de planches-passerelles qui

allaient à terre. Les unes, fort basses, celles des petits bateaux, il fallait les soulever, car notre pamakari ne passait pas.

Du haut des steamers, les watchmen nous regardaient rôder d'un air soupçonneux. Dès que nos bagages furent déposés sur le quai. Nos rameurs s'enfuirent, car tous les étrangers à Iquitos, on les prend et on les emploie pendant quinze jours à des travaux publics.

Bateau brésilien de l'Amazone, dans trois semaines pour Para (Atlantique).

IQUITOS, PÉROU, PORT SUR L'AMAZONE

15 novembre.

Le quotidien fait le bourgeois. Il se fait partout ; toutefois le quotidien de l'un peut désorienter jusqu'à la mort l'homme de l'autre quotidien, c'est-à-dire l'étranger, ce quotidien fût-il le plus banal, le plus gris, le plus monotone pour l'indigène.

Dans le quotidien de ce pays, il y a l'*issang*. Vous passez dans l'herbe humide. Ça vous démange bientôt. Ils sont déjà vingt à vos pieds, visibles difficilement

sauf à la loupe, petits points rouges mais plus roses que le sang.

Trois semaines après, vous n'êtes plus qu'une plaie jusqu'au genou, avec une vingtaine d'entonnoirs d'1 cm. 1/2 et purulents.

Vous vous désespérez, vous jurez, vous vous infectez, vous réclamez du tigre, du puma, mais on ne vous donne que du quotidien.

Autre quotidien : Des moustiques très petits. Ils piquent à peine, se mettent dans vos cils, seulement là, par centaines.....

Vous demandez de la boa, mais on ne vous donne que du quotidien.

Il y a aussi dans l'eau un petit poisson charmant, gros comme un fil de laine, joli, transparent, gélatineux.

Vous vous baignez, il vient à vous, et cherche à vous pénétrer.

Après avoir sondé au plus sensible, avec beaucoup de délicatesse. (Il adore les orifices naturels) le voilà qui ne songe plus qu'à sortir. Il revient en arrière ; mais reviennent en arrière aussi et se soulèvent malgré lui une paire de nageoires-aiguilles. Il s'inquiète, s'agite et tâchant de sortir ainsi en parapluie ouvert, il vous déchire en d'infinies hémorragies.

Ou l'on arrive à empoisonner le poisson, ou l'on meurt.

Mais la fin la plus ordinaire est celle-ci : Dès que dans l'eau se répand du sang, si peu que ce soit, viennent les *caneros*, pas bien plus grands que des sardines, nombreux comme elles, mais voraces et forts, vous emportent le doigt d'un coup. Pour un homme ou une femme de 60 kgs, il leur faut environ 10 minutes.

On n'a jamais retiré un cadavre de l'Amazone.

On n'a jamais trouvé un cadavre dans l'Amazone.

*
* *

J'ai rarement entendu parler des Tropiques avec naturel. Ce ne serait guère possible. On avance ici comme des policiers. Et rien que pour s'asseoir, il faut prendre des précautions de laboratoire. Au lieu qu'en Europe, on peut s'abandonner à la nature, vivre de plain-pied avec elle.

Quant à avoir ici sa propriété... et puis ? le serpent vient vous tuer chez vous.

*
* *

Sans doute il y a bien toute une forêt autour de moi. Mais par grande chaleur, mes veines chantent. Chanson bien monotone. D'autre part chanson bien mienne et je l'écoute toute la journée.

Quand le soleil se couche, il y a un peu de brise ; mais alors, c'est la nuit et plus rien ne se laisse apercevoir.

*
* *

Il y a dans ma nature une forte propension à l'ivresse. Je suis un homme en *mane* et tout m'est bon. Ainsi, quand je lis, les premières pages ne m'intéressent pas. Elles sont trop claires. Mais après plusieurs heures, cela devient flou, alors j'en retire une grande satisfaction.

Ici, les arbres sont fort éclairés et lumineux. Je ne les vois pas. Je regarde seulement leur éclat. J'ai toujours les yeux grands ouverts comme les nourrissons et ne les tourne que quand ça bouge, comme les nourrissons.

Je peux difficilement m'expliquer. Quoique

je parle plus souvent de malheur, j'ai aussi des tas de petites jouissances.

*
* *

Ce juif brésilien qui devait nous conduire à Iquitos, je regrette beaucoup de n'avoir pu le tuer. Aucune occasion ne se trouva de s'en défaire sans être obligé de tuer également le gamin qui était avec lui.

Une nuit de tempête sur le fleuve, nous faillîmes partir à la dérive. Mon compagnon et moi eûmes la même pensée, la main sur le revolver. Si la pirogue démarre, on lui brûle la cervelle. On était parfaitement d'accord là-dessus.

*
* *

Les conseils que l'on vous donne avant de partir en exploration ont quelque chose de commun avec ceux que l'on donne aux enfants.

Celui-ci leur conseille la modestie ; d'autres : « Soyez ambitieux » ; un autre : « Ne soyez pas trop ambitieux » ou : « Soyez franc » ou « soyez prudent », ou bien « courageux » ou « habile ». Or ce que l'enfant a

besoin de savoir, ce n'est pas qu'avec la modestie *on* puisse réussir, ou avec la modération, ou avec le courage. C'est ce qui lui convient *à lui* ; et si c'est avec la modestie qu'il fera le plus, ou bien avec l'orgueil. Ainsi pour ce voyage : Infinis furent les conseils qu'on me donna et contradictoires. Mais maintenant je sais ce qui me convient. Je ne le dirai pas, mais je le sais.

*
* *

Iquitos.

Une petite fille de cinq à six ans vous aborde dans la rue. « Mama le llama » (Maman vous appelle) et elle vous prend gentiment par la main et vous conduit chez maman.

Et Mama... Mama... voilà, c'est deux *sols* (20 francs).

Départ sur le Victoria.

On sera à Manaos dans 10 jours, à Para dans 16 jours.

Bateau peu élevé, mais large comme le *Majestic*.

Nous ne reconnaissons pas l'Amazone ; nous sommes des touristes maintenant.

Le bateau s'arrête toutes les douze heures pour faire du bois. Il fait en même temps son plein de moustiques et de chaleur. Les jeunes métisses des environs viennent se faire couper les cheveux chez le coiffeur du bord. Il annonce : « A la dernière mode de Paris et de Rio de Janeiro. »

On navigue la nuit aussi. Il y a des projecteurs. On ne les allume jamais. Cela gêne le pilote.

Les fonds de l'Amazone ainsi que le courant se déplacent constamment. On reste parfois enlisés trois ou quatre semaines dans la boue ; et plus on remue, plus on enfonce.

* * *

Manaos (38° de chaleur). (Brésil)

Pendant un kilomètre, une énorme muraille très haute, plaquée à droite du fleuve. Derrière et au-dessus : Manaos.

A deux mille kilomètres de tout, est cette ville, qui a cent mille habitants, et si vous suivez une rue, au bout, c'est la forêt.

Les habitants regardent leur ville comme

un amas de ruines. Cependant elle a des monuments tout neufs et un théâtre de Grande Capitale et des signes de luxe partout. Et dans un tout petit cinéma de quartier, vous pouvez voir : « Ici en 1911 a dansé la Pawlova. » La livre sterling en ce temps était de la petite monnaie, mais les caoutchoucs baissèrent et maintenant il n'y a plus que des souvenirs.

*
* *

Autrefois, quand j'étais enfant, j'avais trouvé un bâton. A une certaine hauteur, tout à coup, il se gonflait en deux mamelons. Ce n'était qu'un bâton, mais là, brusquement, il se féminisait.

Elles sont minces, ici, les femmes, très minces. Mais arrivée à la poitrine, la vie se desserre et s'abandonne. Des seins parfaits, et braqués sous le corsage. Ainsi sont les femmes blanches, les négresses sont grosses, mais également ainsi sont leurs poitrines.

Un vice auquel elles s'adonnent entre elles, c'est l'explication que nous donne le chargé d'affaires de France.

*
* *

Il y avait un salut solennel à l'église, qui dura fort tard. Les femmes étaient en grand décolleté, les hommes en smoking blanc ou noir. *Os homens deven*, criait le prédicateur (les hommes doivent) mais on l'entendait à peine. Les chaises s'étaient formées en petits groupes qui riaient. Sur les marches des autels latéraux, des jeunes filles étaient assises, se tenant par les épaules. Parfois la dernière d'un rang glissait d'une marche, et c'était une sortie de fous éclats qui n'en finissaient plus.

Os homens deven, s'obstinait le prédicateur. On était collé les uns aux autres, une houle constante mouvait tous les corps. Car des jeunes gens circulaient sans interruption pour frôler et agacer.

De temps à autre, on allait par groupes se rafraîchir au bar de la Sainte Vierge. Il y avait aussi sur la place une fête foraine et tous les jeux. Et les paris entraient dans l'église comme des coups de fouet.

*
* *

A vrai dire, à Iquitos, je commençais déjà à en avoir assez.

J'aurais voulu passer inaperçu ; je me faisais tout petit et j'arrivais à Paris, où je me cachais dans les livres.

Mais bientôt je me réveillais avec encore tout le Brésil à traverser.

C'est pourquoi ce voyage, il me semble que je l'ai refait vingt fois.

Il devenait d'un fastidieux...

*
* *

L'Amazone n'est pas comme le Napo
Le Napo nage lentement vers l'Amazone
Lentement.
Rentré.
Accablé.
L'Amazone n'est pas comme le Napo,
Il lui court dessus un vent indubitable.
Oh ! le vent !
Je suis d'un pays de vent
Dans mon pays le plus pauvre a du vent

L'air n'est jamais recueilli, il pouffe, c'est du vent
Nous en avons toujours beaucoup, et nous en avons
besoin, du vent, du vent !

Celui qui a été élevé
Celui qui a vécu des années, dans les mains passionnées du vent
. . . . . .
Je ne me croyais pas tellement attaché à mon pays
Mais ce vent...
Le vent...

L'AMAZONE N'ÉTAIT PAS D'UNE TAILLE A SE LAISSER VOIR AVANT LE XXe SIÈCLE

15 décembre Para[1]. *Embouchure de l'Amazone.*

D'étroits et nombreux passages de 1 à 2 kilomètres de largeur, voilà tout.[2]

Mais où est donc l'Amazone ? se demande-t-on, et jamais on n'en voit davantage.

1. Je suis resté trois semaines à Para, mais j'ai dû les égarer quelque part dans ma vie.
Para, Para... rien n'apparaît.

2. L'Amazone a souvent 30 kms de large, mais les îles gênent la vue.

Il faut monter. Il faut l'avion. Je n'ai donc pas vu l'Amazone. Je n'en parlerai donc pas.

Une jeune femme qui était à notre bord, venant de *Manaos*, entrant en ville ce matin avec nous, quand elle passa dans le Grand Parc, bien planté d'ailleurs, eut un soupir d'aise.

Ah! enfin la nature! dit-elle. Or elle venait de la forêt.....

C'est qu'elle fait rudement la gueule, la forêt équatoriale! à gauche et à droite du fleuve.

3 janvier. En mer sur un petit bateau de la Booth-Line.

Ah! petit, petit, je suis ici et oublié à l'arrière, de ce bateau, qui est aussi un grand voyage de centaines et de centaines de jours, le premier fut, il y a si longtemps, puis les autres, passez, passez, les centaines et puis maintenant le dernier et enfin l'Europe, et dans l'Europe, il y a By,
By, tout de suite, écoute,
Je suis revenu, By, c'est moi, voyons...

Mademoiselle, mon amour!
Mademoiselle, mon amour!

Comme l'air est froid ce soir.

Dans l'Europe il y a Paris.
Paris, grand bordel où l'on parle français.
On compte sur toi pour finir.
Paris...
Paris ? et puis quoi ?
Ah, que ce retour a de crampes.

Enfin le vent du Nord.
Fini l'air des tropiques.
Il me hait le Nord, il me martyrise.
Il l'avoue.
Mais l'autre là, le tropical, qui fait l'absent,
Vous satisfait en tout,
Mais vous suce en douce,
Vous pompe à blanc,
Et quand on se réveille après des mois... fini...

J'ai fait à ma façon mon Narcisse.
Mais il y a déjà longtemps que mon journal m'embête.
Je reviens sans pardessus.
Ça m'embête aussi.
Avec une otite et sans savoir quoi faire et ça m'embête aussi.

Et Elle, Elle, By, qu'est-ce qu'elle a pu faire de
toute son année ?
Il me semble que j'ai pas mal pleurnichaillé durant
ce voyage.
C'était plus fort que moi ; comme une dette envers
mon enfance. Je me comprends.
C'était agréable de songer que je pouvais faire ça,
Plus connu comme une vieille peau de révolte et de
rage.
J'ai lu le *Temps* ce matin à Lisbonne.
Que c'est bête, mon Dieu,
Et des livres nouveaux.
Bien gentils en France les révoltés ; adorables écri-
vains : jolies femmes désespérées
On vient voir votre désespoir au cinéma.
C'est si gracieux toujours.

trois jours après.

Eh ! quoi, encore tremblant ?
Ah ! oui, on arrive demain.
France, France, et il est tout
Décomposé parce qu'il y revient.

un peu plus tard.

Il parle fort, il est insolent,
Il est gros, il vomit de la joie.

Il n'a donc pas changé,
Autant victime des bons événements que des mauvais.
Ému en un mot.
Allons finissons-en.

15. Débarquement au Havre au soir.

Préface à quelques souvenirs.

Voyant une grosse année réduite à si peu de pages, l'auteur est ému. Sûrement il s'est passé encore bien d'autres choses.

Le voilà qui cherche. Mais il ne rencontre que brouillards.

Alors pour masquer son embarras, il prend une voix de pédagogue.

H. M.

LA CABANE DE L'INDIEN DANS LA CORDILLÈRE DES ANDES

La cabane de l'Indien n'est pas un chalet modeste. C'est quelque chose de parfaitement répugnant. Mais lorsqu'on y a vécu quelques mois, on n'arrive même plus à songer à demeurer ailleurs, tant est grande son intimité.

La cabane de l'Indien est aux yeux du blanc la preuve de sa bêtise. En effet, elle n'a pas de cheminée. Elle manque encore de bien d'autres choses. Mais le *manque* d'une chose est nécessairement l'*avoir* d'une autre chose. C'est pourquoi la cabane de l'Indien a un avoir considérable. Elle regorge. On y entre en brassant on ne sait quoi en épaisseur. Elle regorge d'obscurité, une obscurité bien matelassée et qui regorge de fumée... Point de cheminée. Regorge de fumée. Les habitations du blanc n'ont pas de centre ; elles ont des fenêtres.

Rien, rien du dehors, pleine de soi-même, voilà la cabane de l'Indien. Cette fumée vient du maïs qu'on grille pour le repas. Cette fumée vous bouche et vous embrasse, puis sort lentement par la porte pour laisser la place à une autre fumée, plus chaude, plus récemment sortie du bois.

Regorge d'anesthésie, d'odeurs, de saletés et de gens.

Regorge.

L'armée du Salut songe, paraît-il, à envoyer des idiots dévoués là-bas, pour enseigner aux Indiens à percer des cheminées. Mais que lui restera-t-il à l'Indien. Il a besoin d'être riche.

Autre chose aussi est connaître la terre debout, la tenir en respect par les pieds et la connaître étendu. Il faut la connaître étendu.

C'est encore un lieu, sa cabane, parfaitement propre à faire de la musique. Ils soufflent dans une sorte de flûte de Pan et s'enchantent d'une phrase musicale répétée plusieurs fois et qui en dit plus long sur eux-mêmes que n'importe quoi d'autre qu'ils font, ou travaillent et que leurs poteries.

Voici comment elle est constituée : D'abord un groupe de trois notes, dont la première ne va pas bien haut (les Arabes partent plus haut, avec emportement), dont la seconde est plus haute, la troisième plus basse et basse autant l'autre est haute — intervalle qui est souvent d'une tierce — puis un autre groupe de trois notes plus basses, mais semblablement constitué, avec la première comme pivot, la deuxième plus haute et la dernière plus basse, et puis d'autres groupes de trois, avec de très rares et insignifiantes fioritures, et le tout après quelques tentatives d'élévation, qui constituent la diversité de la phrase musicale, retombe, et va à cette note profonde qui en est la fin, ou plutôt le suicide, ou encore le mortel épuisement. L'eau ouverte où il fallait sombrer.

TATOUAGES

L'Indien aime la soulerie comme pas homme au monde et la fumée dans sa cabane n'en est que la petite monnaie quotidienne nécessaire. On dit que c'est une brute. Possible. Mais il s'y connaît en fait d'ivresse.

Pas d'abord se saouler une soirée ou

deux. Non, ils se saoulent trois semaines durant, — en partant par exemple de la San Juan — sans s'arrêter un instant et leurs femmes leur versent dans la bouche dès qu'ils ne sont plus complètement « noirs ». Ils ne cherchent pas de petites émotions de détail, à être plus gais, plus agiles, plus des tas de petites bricoles comme aime le Blanc. Non. Il se centre et avec ce centre il s'attaque à la boisson ; la surveille, la pousse, la bouscule, la culbute ; avec courage, sang-froid, abnégation, et surtout avec une attitude de fermeté qui emporte l'admiration.

Il a décidé de prendre de l'alcool. Bien, alors il se fait traiter à fond. Souvent vous ne le verrez pas broncher pendant des journées, mais vers la sixième ou septième, tout à coup il tombe les bras en croix. J'ai vu ainsi tout un hameau les bras en croix, ils causaient de l'effroi à mon cheval. Il y en avait de roulés dans leurs ponchos, mais plus rares. Il y avait aussi des cadavres.

A toutes les drogues, ils demandent la même chose, et comme ils savent attendre, toutes pour finir leur donnent la même chose. Ils se moquent des préliminaires, ils veulent que l'ivresse s'épaississe et les abatte, ils veulent être vaincus.

TATOUAGES

Les Indiens de la forêt ne se tatouent pas à proprement parler. Ils ne font pas de marques profondes dans la peau.

Ils se font un dessin sur le visage pour aller déjeuner chez leurs amis et l'effacent en rentrant. Tout le monde a remarqué comme cela habille. Certaines couleurs sont fort salissantes. Ce serait un inconvénient pour nous. Les Turcs avaient habilement observé comme la figure est indécente. Ça se jette au-dessus des vêtements et les regards en sortent comme des fous. Tout ce que la peau a de malsain et de bestial disparaît dès qu'il s'y trouve quelques traits ou grilles. Le visage devient non pas tant intelligent qu'intellectuel, devient *d'esprit.* Cela repose. J'avais toujours l'impression quand mes Indiens étaient tatoués que maintenant nous allions pouvoir parler, cela toujours sauf le cas où le dessin suit stupidement en les grossissant les contours du visage et de ses éléments.

Je ne suis pas grand prophète en disant que la race blanche sous peu adoptera le

tatouage. On me dit que l'état d'esprit actuel est nettement opposé à cela, et d'autres choses. Les prophètes disent : « vous verrez », ça leur suffit comme je fais aussi.

J'ajoute seulement que le tatouage, comme tous les ornements, s'il peut faire apparaître une surface, peut beaucoup plus facilement faire disparaître cette surface comme une tapisserie fait disparaître l'étendue d'un mur. Or il est temps de faire disparaître la figure. Il est vraiment impossible d'avoir l'air modeste avec une figure à moins qu'elle n'ait été spécialement arrangée pour cela.

PIROGUES

« Un long creux qui préserve de l'eau », disait cet explorateur. Maintenant, par-dessus on vous met un autre long creux, celui-ci fait de branches et de feuilles, le tout strictement étanche, qui vous préserve de la pluie et du soleil et aussi de toute vue du ciel et des eaux, de la rive droite et de la rive gauche, de l'arrière, de votre homme de poupe et de toute vue à l'exception de l'avant et de toutes communications verbales ou pédestres, et la

vue devant, encore n'est-ce qu'une ouverture, pas bien grande, presque circulaire. On se croit dans une lunette. Ça s'appelle le pamakari. Les averses abondantes alternant avec un soleil très fort, ne permettent pas qu'on s'en passe.

Un tunnel, quoi, bas, écrasant. Un tunnel muré à l'arrière, qui n'a qu'une issue, qui s'abaisse en pente douce jusqu'aux deux tiers de l'embarcation qu'il bouche hermétiquement. On s'engage dans cette impasse comme dans une grande gueule. Du reste les pirogues à pamakari ont cet aspect de gueule qui va se fermer. On vit là dedans des dix-huit heures par jour, couché, sans remuer, couché, il faut être couché, c'est trop bas pour qu'on y soit assis. Emprisonné, ignorant de tout, on enrage ou on dort. On est là, en sandwich, entre quille et pamakari. C'est ce que les Européens prennent de loin pour l'image de la liberté !

LA CORDILLÈRE DES ANDES

Voici quel a été le sort de la terre : elle a été bousculée et recouverte de toutes parts, et en Europe disparaît de plus en plus. Et

qui a fait cela ? On. Hommes et plantes. Il semble qu'il n'y ait pas pour elle de quoi être fière. C'est pourquoi il est émouvant ce spectacle de protestation qui traverse l'Amérique où vous est mis en évidence à 4.000 mètres de hauteur, cet énorme tas de terre qui est la chenille des Andes qui va du nord au sud de ce long demi-continent sans s'affaisser le moins du monde avec une largeur à l'avenant, et n'a rien à vous montrer que de la terre, ne se décourage pas de n'avoir que cela à vous montrer.

— « Mais enfin, c'est tout ce qu'il y a ?

— « Parfaitement de la terre, de la terre, de la terre ».

On est fort mal à l'aise au début, car l'homme peut se passer d'animaux, mais il lui faut des plantes. Il y a dans le végétal un certain jus qui lui plaît et la couleur verte.

Combien différent fut le sort de l'Océan. Bien sûr, tout le monde y a passé, les phéniciens, les Chinois ; les galères romaines y étaient, le *Mauretania*, il y a une heure. Oui, mais il ne garde pas la trace. Cette putain est toujours vierge.

Il y a dans la monotonie une vertu bien méconnue, la répétition d'une chose vaut n'importe quelle variété de choses, elle a une

grandeur très spéciale et qui vient sans doute de ce que la parole ne peut que difficilement l'exprimer ni la vue s'en rendre compte. On décrira plus facilement un arbre qu'une forêt ; la difficulté est de décrire tant d'arbres différents qui demanderaient une somme tellement grande d'attention, de temps et de peines qu'après tout ils ne valent pas cela, comparés avec les autres choses de la vie qui sollicitent également notre attention et partagent également notre temps ; et tels qu'on ne peut examiner une forêt pendant un an. Elle s'impose néanmoins et peut-être par cette supériorité même, qu'elle a eue sur notre personne de ne pas s'être laissée saisir.

Quel pays pourrait vous donner une impression plus grande qu'un pays par exemple exclusivement planté de réverbères ; réverbères, réverbères identiques à perte de vue. Et se représente-t-on ce que serait la Prusse entièrement et exclusivement couverte de tonneaux. J'ai bien tort de chercher des instruments encore relativement compliqués.

Si un être d'une grande force s'était proposé de faire quelque chose d'intéressant à la vue avec un peu d'eau, ses compagnons, à supposer qu'il en aurait eux, n'eussent pas

manqué de le tourner en ridicule. En effet, l'eau est bien la chose la plus nulle et inconsistante qui soit. Néanmoins c'est avec ça qu'il aurait fait l'Océan. L'océan c'est la répétition d'un peu d'eau, la répétition considérable... Or, rien sur notre planète n'est attachant comme la mer. On se voue à la mer comme à une religion. Qu'elle est la Suisse qui en dira autant.

Dans le même sens, la vie la plus simple et la plus monotone serait la plus attachante.

L'ermite qui revient pour la cinquante millième fois vers sa cabane se sent tout troublé : l'importance pour lui d'une cabane 50.000 fois présente en lui et cependant restant *une* et *extérieure* et... là.

Dans l'attachement aux habitudes il y aurait peut-être le plus de grandeur.

Il est superflu de constater combien les voyageurs, quand ils écrivent, sont dépourvus de grandeur (causes et effets sont mêlés ici) et combien celle-ci est courante chez les philosophes, qui ne connaissent rien de la vie. On en trouve parmi eux qui tellement pris de cette passion de la répétition, ont fini par ne plus voir que l'*être* en chaque être et y arrivent de bonne foi. Sa femme, un chien,

un hibou, un saule : être, être, être. Il voit leur différence, mais l'être répété l'enivre par-dessus toute différence.

HOSPITALITÉ

L'Équateur est un des pays qu'on peut encore traverser sans autre argent que d'être caballero. L'Équatorien n'est pas seulement hospitalier jusqu'à l'inouï. Il aime donner.

En voyage, l'Équatorien paie à boire à tout le navire, et, les navires faisant la même route, avertis par T. S. F., il voudrait pouvoir les inviter à se ranger près du sien, côte à côte.

On m'a montré plus d'un Équatorien ruiné qui fut archi-millionnaire et ruiné seulement à donner. L'un surtout m'a frappé, modeste, poli, effacé, un homme sans passion. Il avait six millions de sucres (un sucre = 5 francs) et quand il voyait quelqu'un, il fallait qu'il lui donne. Un cheval ? un tapis ? un piano ? une bague ? si vous ne répondiez pas immédiatement « non, merci », il disait : « Ah, je pensais bien que cela vous plairait » et dès ce moment, pas un soufflet ne l'aurait

fait revenir sur sa décision. Quand on avait la distraction ou l'habileté de trouver à haute voix une chose jolie, elle est à vous, répondait-il. Jamais quelqu'un ne sortait de chez lui comme il y était entré et c'était même un mot courant, quand on voyait dans la rue plusieurs porteurs ou charettes à bras conduites par quelqu'un, il revient de chez M. D... disait-on.

Il y a des saints qui se sont spécialisés dans le « donner ». Pour eux, la religion, c'était ça. Celui qui donne forme en lui, au fur et à mesure qu'il donne, une conception de plus en plus massive du bonheur.

Ce qu'on possède et qui nous est devenu neutre, gris, s'il est donné à quelque personne qui en a besoin, *sa valeur* nous est restituée par l'expression de bonheur aperçue chez autrui.

Or tout ce que vous possédez a une valeur de bonheur. Il suffit de trouver, le pauvre, l'enfant, l'être qui l'y trouve. Amasser des spectacles de bonheur. Devenir une usine à bonheur. Cette passion est si forte que plusieurs ont mendié pour pouvoir donner ensuite. Solution bien indirecte sans doute, mais les gens ont tellement besoin d'images qu'un homme heureux sans images extérieures

de bonheur serait probablement par ce seul fait fort malheureux.

La joie de donner n'est pas comme on l'a cru nécessairement bonté. A Para (Brésil), au jardin Zoologique, il y avait un ouvrier que les animaux adoraient. Il leur donnait à manger. Un chimpanzé, du plus loin qu'il l'entendait siffler, sautait à terre. (farouche par contre, avec tout le monde, ne lançant un regard au dehors que quand il lui plaisait, peut-être pas cinq en un jour.)

L'homme s'approchait. Le chimpanzé lui saisissait la tête avec des mains qui la lui eussent aussi bien arrachée, mais avec une grande délicatesse l'appuyait contre les barreaux et la baisait beaucoup, beaucoup, puis tout d'un coup repartait s'asseoir sur sa caisse et n'en bougeait plus. Le manger que lui offrait parfois l'homme, (parfois : car il n'était en rien régulier) il ne le prenait que longtemps après le départ de celui-ci.

Ce spectacle par tout ce que je n'arrive pas à en dire ni même à en penser m'a ému comme aucun autre. Quand cet ouvrier me vit ainsi ému, il me dit — j'y allais tous les jours, c'est pourquoi il était plus familier ; moi je passais mon temps à donner des coups de cannes dans les yeux des caïmans. — Il me dit :

« Je les méprise, ces bêtes, ça prend tout au sérieux. » Ainsi donc, il donnait sans arriver à être impressionné par le spectacle du bonheur. Peut-être aussi ne donnait-il pas assez, peut-être au contraire était-il en progrès. Il avait un air louche, un air mauvais bougre. Peut-être aussi, avait-il cette sensation de l'amant qui sent qu'on colle à lui. Il devait se sentir lié. Le chimpanzé, c'était clair, s'il ne le revoyait pas, serait mort de chagrin. Je ne sais si j'ai pu assez l'exprimer, mais l'entente entre ce chimpanzé et l'homme était tout à fait extraordinaire, unique... et cet homme avait un air mauvais...

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 2 JUILLET 1929
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)

1378-377

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00830 6710

VOYAGES-DOCUMENTS

(Extrait du Catalogue)

Roald Amundsen. AMUNDSEN par lui-même. *Collection "Les Contemporains vus de près", (traduit de l'anglais par Maurice Bec)* .. .. 18 »

Jean-Richard Bloch. SUR UN CARGO. *Coll. "Succès".* 6 »

Amelia Earhart. PLAISIR DES AILES, *(traduit de l'anglais par R. Brua)* .. .. 15 »

— DERNIER VOL, *(traduit de l'anglais par Andhrée Vaillant)* .. .. 25 »

Peter Fleming. AU CŒUR DE LA TARTARIE, *(traduit de l'anglais par S. et P. Bourgeois)*, (avec 1 carte) .. 27 »

Marthe Oulié. JEAN CHARCOT, Préface de Paul Chack (avec un frontispice et 2 cartes). *(Prix Kastner-Boursault 1938* .. .. 21 »

Charles Parain. LA MÉDITERRANÉE, les hommes et leurs travaux, (avec 32 illustrations). *Collection "Géographie Humaine"* .. .. 40 »

E. Aubert de la Rüe. L'HOMME ET LES ILES, (avec 32 illustrations). *Collection "Géographie Humaine"* .. 40 »

CARNETS DE VOYAGE

Louis Bernicot. LA CROISIÈRE D'ANAHITA, avec 1 carte, 3 croquis, 1 photo. .. .. 18 »

Édition reliée *(tirage numéroté sur vergé antique* .. 40 »

Henry Bidou. 900 LIEUES SUR L'AMAZONE, avec une carte. .. .. 18 »

Jacques Deval. RIVES PACIFIQUES.. .. .. 16.50

Marthe de Fels. U. S. A. .. .. 10 »

Pierre Herbart. EN U. R. S. S. 1936 .. .. 13.50

LA DÉCOUVERTE DU MONDE

Collection dirigée par

RAYMOND BURGARD

Raymond Burgard, L'EXPÉDITION D'ALEXANDRE et la conquête de l'Asie, (19 illustrations, 5 cartes .. 25 »

Henri-Paul Eydoux. L'EXPLORATION DU SAHARA (25 illustrations, 1 carte).. .. .. 25 »

Gaston-Martin. JACQUES CARTIER et la découverte de l'Amérique du Nord, (16 illustrations, 1 carte) .. 25 »

René Maran. LIVINGSTONE et l'exploration de l'Afrique, (18 illustrations, 3 cartes .. .. 25 »

Blanche Trapier. LES VOYAGEURS ARABES au moyen age, (18 illustrations). .. .. 25 »

Henry Bidou. LA DÉCOUVERTE DES PÔLES, *(en préparation)*

nrf